

971.416
P8718b
1925



Bibliothèque Nationale du Québec

S



843.99

P 859ba

DAMASE POTVIN

LA BAIE

Récit d'un vieux colon
Canadien-français.



EDITIONS EDOUARD GARAND

153a RUE STE-ELISABETH

MONTREAL

1925

843.99

859 *ba*

LA BAIE

Récit d'un vieux colon
Canadien-français.

Printed in Canada — Imprimé au Canada

par

L'Imprimerie des Editions Edouard Garand.

DU MEME AUTEUR

Restons Chez Nous, roman, épuisé.

Le "Membre", roman politique, épuisé.

L'Appel de la Terre, roman, épuisé.

L'Appel des Souvenirs, petite étude historique.

Le Tour du Saguenay, historique, légendaire et descriptif, épuisé.

The Saguenay Trip, en collaboration avec W. O'Farrell.

Le Français, roman.

SOUS PRESSE

Sur la Grand'Route, nouvelles, contes et croquis du terroir, 1 vol.

S 843.99

P 8596a

DAMASE POTVIN

LA BAIE

Récit d'un vieux colon
Canadien-français.

BIBLIOTHÈQUE
SANT-SULPICE

EDITIONS EDOUARD GARAND

153a RUE STE-ELISABETH

1925

FC

2945

34 P68

1925

LIBRARY
OF THE
CONGRESS





AVANT-PROPOS

“La langue populaire”, a-t-on dit, “est la seule vivante”. Aussi, rien de plus émouvant, en notre siècle de maniérisme, que d’entendre parler le bon vieux langage canadien-français des campagnes, si simple dans sa forme, par un homme du peuple resté fidèle aux antiques traditions françaises transplantées voilà des siècles en un coin d’Amérique où, parfois, on les sent encore vivre avec cette acuité qui fait que la Nouvelle-France d’autrefois, pour ceux du pays des aïeux qui nous visitent, doivent leur sembler une province de la vieille France

Le vieux parlait comme il avait appris et comme il avait toujours parlé, tâchant toutefois de soigner plus qu’à l’ordinaire ses mots et ses tournures de phrases, comme, d’ailleurs, l’on s’efforce de faire, semble-t-il, dans la vie courante du cultivateur bas-canadien qui cherche par les faibles moyens dont il dispose, à atteindre une perfection relative autant dans l’exercice de son dur travail que dans sa façon de vivre mieux ou aussi bien que ses voisins, surtout s’il vient des vieilles paroisses où l’on se pique de “civilisation”. En somme, le vieillard parlait le véritable langage populaire bas-canadien tel qu’on l’observe dans les comtés québécois du versant nord du Saint-Laurent, où il se conserve sans les anglicismes

qui naissent de l'approche des villes ou des centres industriels. Il y allait tout naturellement, sans effort de recherche dans le mot et dans la phrase, ne se servant que des termes dont il connaissait exactement le sens, donnant à ses phrases la construction qui exprimait sa pensée et ses sentiments.

C'était une claire après-midi d'un mois d'octobre exceptionnellement beau en Amérique du Nord. Les érables avaient pris leurs teintes de fauve, de roux, de rouge et de mauve et toute la campagne se reposait dans un silence et une grandeur solennels, ce silence recueilli des fins d'été canadien, cette grandeur tragique et calme de la nature laurentienne qui va s'endormir pour au moins six mois sous une chape de cinq pieds de neige. De bonne heure, ces après-midis-là, l'ombre et la brume noient les plis des collines et des coulées et comme un fauve qui regagne à pas allongés et feutrés son repaire au fond des bois, la noirceur marche vite au long des pentes; la brume a tôt fait d'enrouler sa filasse grisâtre autour des quenouilles dorées des peupliers et des érables, et l'on voit le crépuscule monter, rapide, vers les dentelles déchirées des monts laurentiens du nord.

Et, dans le silence recueilli du jardin où nous étions assis, c'était tout un enchantement pour moi et comme un rêve flottant que d'entendre la voix chevrotante de l'octogénaire, avec des mots qui lui montaient tout droit du cœur, devider l'écheveau des souvenirs de sa vieille vie de joies simples, d'obscurs sacrifices et de peines journalières.

Lorsque l'on fouille aux profondeurs encore trop inexplorées du langage populaire bas-canadien, que l'on voudrait bien, en certains milieux, assimiler à un patois, on éprouve le plaisir que doit ressentir le botaniste quand il découvre des plantes rares dans les anfractuosités d'un rocher. Il ne vient pas à l'idée du botaniste de faire de ses découvertes des plantes d'ornementation. De même, n'entendons-

nous pas faire jouer à notre langue populaire un rôle qu'elle ne peut ni ne doit remplir, comme nous ne souhaitons pas de la voir fleurir en nos chaires et s'épanouir dans nos salons à la mode.

Mais pourquoi chercher, sans motif, sous le simple prétexte de prétendu bon langage, à épurer le parler populaire des populations rurales du Canada Français, en ridiculisant certains mots qui semblent trop rocailleux, rococos, mais qui ne sont pourtant ni des anglicismes, ni des fautes contre le français, du moins la vieille et bonne langue française du temps des fondateurs de la colonie canadienne. Que l'on fasse, tant que l'on voudra, la guerre aux anglicismes, dans les campagnes comme dans les villes, mais que l'on réfléchisse quand il s'agit de porter des coups à de prétendus "canadianismes" qui sont le plus souvent des mots de pur français, désuets si l'on veut, mais qui sont les derniers restes de la survivance française du XVII^e siècle; ces mots-là, et ces expressions, et ces tournures, qui sont restés dans nos campagnes canadiennes, sont bien à leur place. Ce serait une faute que de les en chasser. On leur a déjà trop fait la guerre.

Mais il existe quand même encore des coins du "pays de Québec" où l'on parle en toute liberté la bonne langue du terroir, l'idiôme vulgaire dont on dit souvent et avec raison qu'il est la vieille bonne langue de Louis XIV. Et tous les dialectologues avoueront qu'un récit dans ce langage, sans les affreux anglicismes, sans les termes trop modernes, si inhabilement employés souvent, est un charme. Et si peu patois est cette langue du terroir québécois qu'elle peut être comprise par le plus instruit des Français de la France moderne. Car tous ces vieux mots incultes, ces désuétudes tournures de phrases, s'ils sont oubliés, s'analysent aisément et se comprennent sans effort.

Nos populations rurales, en laissant modifier leur langage primitif, abdiquent, croyons-nous, leur caractère distinctif; car il ne faut pas être profond philologue pour savoir qu'un accord latent existe entre le mot et le caractère d'un peuple au point de vue historique et, très souvent, sous l'aspect ethnique. De même que l'histoire de la parole est l'histoire de l'homme dans ce qu'il a de plus intime, l'analyse de cette parole à l'état naturel n'est que l'analyse de sa pensée sous sa forme la plus simple et la plus palpable; et ce n'est que par ce précis de la parole inculte que le peuple canadien peut être reconnu par son côté le plus individuel.

Aussi, est-ce l'essence même de l'âme canadienne-française que nous saisissons dans ce récit d'un vieux Canadien du "pays de Québec", né, élevé et qui a vécu dans un des trop rares coins du Canada Français où l'on a conservé instinctivement, de génération en génération, la langue que parlaient les aïeux venus de la vieille France, et où d'anciennes gens sont restés si français qu'il n'y a pas cinquante ans, des vieux vivants en des paroisses au nord de Québec demandaient à des étrangers qui leur rendaient visite des nouvelles du roi de France.



LA BAIE

*Récit d'un vieux colon canadien-français
du "pays de Québec".*

I

Monsieur, je me souviens mieux des choses d'il y a soixante-quinze ans que de ce qui s'est passé voilà dix ans quand ma pauvre vieille me lisait, le soir, la gazette qu'on recevait dans ce temps-là.

Tenez, croyez-moi ou croyez-moi pas, je me rappelle mon baptême. Il est vrai qu'alors, j'allais sur mes quatre ans, et que si on est vieux à cet âge-là pour le baptême, on est jeune pour enfermer dans sa mémoire des choses qui y resteront pendant trois quarts de siècle. C'est mon cas.

Voilà donc soixante-quinze ans de ça, puisque j'ai eu, aux derniers labours du printemps, soixante-dix neuf ans bien comptés, on me baptisait dans une pauvre bicoque en bois rond qui était pourtant la plus belle et la plus grande maison de tout ce qu'était alors le gros village d'aujourd'hui de Saint-Alexis de la Baie des Ha ! Ha ! C'était cette cabane-là qui servait de chapelle parce qu'elle était la plus commode parmi toutes les autres au nombre d'une quinzaine.

Pour ceux de ce temps-là, le village était considérable. A dire vrai, il ne manquait plus que le curé. Mais on venait au monde quand même, faut croire, sans lui, puisque en même temps que moi, lors d'un voyage du missionnaire, on faisait baptiser trois autres marmots, un de quatre mois, un autre de dix et le troisième de deux ans. Mais ceux-là, je vous assure, ne se souviendraient de rien s'ils vivaient encore; car ils sont morts au jour d'aujourd'hui puisque me voilà le seul survivant de ce temps-là. J'ai même appris par plus tard que voilà deux mois, que celui qui avait deux ans quand il a été baptisé en même temps que moi, était mort l'année dernière âgé naturellement de soixante-dix-sept ans. Je l'avais perdu de vue depuis plus de cinquante ans alors qu'il était parti de la Grande Baie pour les comtés du sud de Québec, où il s'était fait, paraît-il, entrepreneur de chemins et ponts. Il s'appelait Ubald Dufour.

Je dois vous dire qu'étant né huit mois après l'arrivée de mes parents à l'Anse Saint-Jean où ils s'étaient arrêtés alors qu'ils étaient en route pour la Baie, que mes parents étant partis de l'Anse Saint-Jean pour la Baie un an après ma naissance et que le missionnaire étant venu à la Baie deux ans après notre arrivée, cela explique que je ne pus être baptisé qu'à l'âge d'à peu près quatre ans. C'est clair. Il n'y a pas de honte dans ça.

Je vous assure que ce fut un gros événement que mon baptême, dans la concerne''. Tout le monde était sur pied et en dimanche. La chapelle n'avait pas de cloche, comme vous pouvez croire, et pour appeler les gens des campes à la cérémonie, on avait attaché par une ficelle à une grosse branche d'un merisier une scie ronde en acier que celui qu'on avait nommé bédeau de la paroisse frappait à tour de bras avec un rondin de bouleau. J'ai jamais eu à entendre, dans la suite, un son aussi beau, aussi fort. S'il y avait eu du monde de l'autre côté de la Baie on aurait

entendu, bien sûr, cette musique. Plus tard, quand ce son-là se faisait encore entendre, je me rappelle que des troupes d'oiseaux volaient en folie, partout au-dessus de la clairière où étaient bâtis nos campes.

C'est de ce son de cloche dont je me souviens le mieux de toutes les cérémonies de mon baptême. Dam ! encore une fois, voilà soixante-quinze ans de ça et je suis bien pardonnable, je pense, de ne pas en savoir plus long.

Mais j'ai encore d'autres souvenirs de ce temps-là.

Je me rappelle qu'un peu plus tard après mon baptême, un matin, dès le petit jour, je sortis de notre cabane pour aller jouer sur la grève. Le temps était clair, l'eau de la Baie brillait comme un grand miroir sous les rayons du soleil qui se levait du côté du Saguenay. Des alouettes chantaient à tue-tête alentour de la clairière. Tout-à-coup je criai :

"Maman, y a cinq vaches à matin !"

Maman sortit sur le perron du campe et s'exclama.

"De fait, le petit dit vrai; il y a cinq vaches".

Les cinq bêtes paissaient du foin bleu au bord de la grève.

Jusque là, pourtant, depuis l'arrivée de la goélette qui nous avait amenés de Charlevoix à la Baie des Ha ! Ha ! nous n'avions avec nous que les quatre vaches qui avaient fait le voyage dans la cale de la "Sainte-Marie".

Au cri de ma mère, mon père sortit de la cabane et regarda du côté de la grève :

"Faites pas de bruit", nous dit-il à voix basse, "c'est un orignal". Il rentra et revint avec son fusil, fit quelques pas, se cachant derrière de grosses souches d'épinettes, épaula tout à coup, et pan ! L'un des cinq animaux tomba. Je me rappelle bien l'avoir

vu se renverser sur un côté en levant une grosse tête qui ressemblait à celle d'un cheval qui aurait de la barbe.

C'était, en effet, un orignal, une femelle, qui durant la nuit était venu se joindre à nos vaches et qui s'était tout bonnement mis avec elles à paître, tout comme s'il était chez lui, au fin fond des fourrés, du foin bleu et de la jeune bardane.

Ce beau coup de fusil de mon père avait réveillé les gens du campement. On su vite ce qui en était et tout le monde se mit en frais de débiter l'animal. Nous eûmes de la bonne viande pendant huit jours et, pour la garder fraîche, on en plaçait les quartiers dans une fosse que mon père avait creusée au milieu d'un ruisseau qui traversait les camps et qui était toujours rempli de belle eau courante. Quant à la peau du pauvre orignal, je me rappelle l'avoir vue pendant tout l'été tendue sur deux poteaux en arrière de notre cabane. Je ne sais pas ce qu'on en fit plus tard; probablement des souliers ou des lanières de raquettes.

J'avais six ans quand y vînt un autre missionnaire. Il était arrivé en canot d'écorce dans l'après-midi et venait de Charlevoix par le Saguenay. Le soir, dans le campe où j'avais été baptisé et que l'on avait de nouveau transformé en chapelle, il y eut un salut du Saint-Sacrement avec un beau sermon qui avait fort touché mes parents et les autres puisque dans la soirée on était venu chez nous pour en parler. Et j'entendais nos parents dire : "C'est vrai que nous avons de la misère; mais heureusement qu'il y a la récompense au bout et que si c'est pas dans ce monde-ci, ce sera dans l'autre, puisque nous faisons une bonne oeuvre en venant ouvrir des terres neuves à la civilisation française et catholique."

J'étais couché et je me confondais d'amour pour le missionnaire dont le sermon avait inspiré de si belles paroles aux veilleux. J'avais hâte de le revoir,

le lendemain matin, avec sa grande robe noire, sa barbe grise et son gros crucifix jaune dans sa ceinture. Le matin, quand je me réveillai, ma première pensée fut pour lui et, après ma prière, je sortis.

Le père se promenait, en lisant son bréviaire, sur de grandes pièces de bois de pin que la marée montante avait alignées sur le sable de la grève. Il avait fait chaud toute la nuit et le matin était pesant. Les maringouins me mangeaient; ils venaient du bois par nuées noires. Je les chassais comme je pouvais encore que je commençais, comme les autres, à m'accoutumer à eux. Mais ce matin-là, les mouches étaient féroces comme des ours. Timidement, je m'approchai du père qui ne fit pas de cas de moi. Et je me mis à marcher à sa suite sur les billots. Après quelques minutes, il s'arrêta tout à coup et me demanda :

"Mais pourquoi, petit, me suis-tu ainsi ?"

J'étais gêné et ne savais quoi répondre. Enfin, je dis :

"Quand je marche derrière vous, père, je sens moins les maringouins".

Et c'était vrai. Depuis que je suivais le père sur les pièces de pin, les mouches ne me piquaient plus. Alors le missionnaire me dit :

"Vas t'en; laisse-moi dire mon bréviaire; tu ne souffriras plus des mouches".

J'obéis, et de toute la journée, et plusieurs jours après encore, je ne me plaignis pas des maringouins ou des brulots, ni mon père non plus, ni ma mère, ni les autres. Ce soir-là même on ne fit pas à la porte du campe la boucane ordinaire pour chasser cette engeance. C'était terrible, vous savez, dans ce temps-là, les mouches. Vous n'avez pas idée de ça. On s'en plaint aujourd'hui, dans les bois où il y a de l'eau aux alentours; mais qu'est-ce que c'est ? Voilà soixante-quinze ans, à la Baie des Ha ! Ha !, des mouches, on en mangeait avec not' pain; on en res-

pirait en dormant. Elles nous mettaient, tout le jour et toute la nuit, le corps en feu; elles nous faisaient saigner. C'était terrible, je vous le dis, surtout au commencement de l'été, au mois de juin, par exemple. Cela fit pleurer ma mère, un soir très chaud de ce mois-là, un soir lourd, chargé de "nordet". Nous étions à la porte du campe et mon père avait allumé dans une vieille chaudière de zinc un feu de fougère verte qui faisait une fumée épaisse qui nous enveloppait au point que nous ne nous voyions point les uns les autres. Et nous étions pourtant tous proches du sceau à la boucane. Alexis Tremblay et Benjamin Harvey étaient venus veiller. Le temps était humide et les mouches, je vous dis, semblaient enragées. La boucane ne leur faisait rien de rien et nous passions le temps à chercher les moyens de nous en débarrasser la figure, les mains, les jambes. Ma mère, qui avait fait une rude journée à aider mon père à faire un coin de terre neuve, paraissait fatiguée, rendue. Elle était assise sur le perron de la porte, la tête dans ses deux mains. Et l'on eut dit que les maringouins et les brulots la harcelaient plus que les autres. A deux reprises, elle était entrée dans le campe, disant qu'elle allait dormir, mais elle était sortie aussitôt chassée par l'engeance des mouches qui lui brûlaient le corps, disait-elle.

Tout d'un coup, alors qu'Alexis Tremblay racontait la misère qu'il avait eue, dans l'après-midi, à arracher une souche de bouleau, disant: "Ces démons d'arbres-là, c'est dût sans bon sens, ça doit être du commencement du monde", on entendit des pleurs. C'était ma mère qui se lamentait. Je l'avais jamais entendue ni vue pleurer et cela me fit de la peine. Je m'arrêtai de jouer avec un petit chat à qui je faisais faire des bonds par dessus des touffes de hautes herbes sauvages qui poussaient devant le campe et je courus vers ma mère que j'embrassai. Nous l'entendîmes murmurer: "Mon Dieu! quelle vie, quel

martyre ! Ah ! la mauvaise idée qu'on a eue de quitter Charlevoix où on était si bien pour venir nous faire dévorer vivants, ici, par les mouches”

Ma mère avait pourtant le courage d'un roc. Il y eut un silence. Alexis Tremblay dit :

“Faut pourtant pas s' décourager. Il fallait s'attendre à ça !”

Benjamin Harvey, lui, ne parla pas et profita du silence pour rebourrer sa pipe et pousser un grand soupir. Mon père, assis sur un bout de souche, la tête basse, les coudes sur les genoux, fumait à petits coups secs. Il prolongea le silence; et, comme ma mère hoquetait encore, il tourna la tête vers elle et dit :

“Louise, tu m'avais promis pourtant, quand on s'est en allé, d'être courageuse jusqu'au bout. Si j'avais su que tu “vinces” à pleurer pour des mouches, je serais jamais parti de la Malbaie. Pauv' femme, penses donc, comme le missionnaire nous l'a dit l'autre jour, que la récompense est au bout Si c'est pas dans ce monde-ci, ce sera dans l'autre, quoi !”

Et jamais plus, pendant les trente années qu'elle vécut encore, je vis pleurer ma mère. Je vous assure qu'il y eut pourtant de quoi, dans la suite.



II

A part les maringouins pendant la belle saison et à part aussi les misères de l'hiver qui durant six mois nous tenaient sous dix pieds de neige ce qui n'empêchait pas les hommes de couper du bois tant qu'ils voulaient, notre vie était passable.

J'avais dix ans quand nous arriva une maîtresse d'école. Elle venait, comme nous autres, de Charlevoix et avait été envoyée par le missionnaire. Je commençai à apprendre à lire et à écrire de même que tous les autres enfants de la "concerne" car vous concevez bien que depuis l'arrivée de notre goélette jusque là, il n'était venu dans nos camps des "comme moi". Le fait est que le jour où notre maîtresse d'école ouvrit sa classe, nous étions plus de vingt-cinq morveux et morveuses entre cinq et dix ans. Nos parents tenaient dur comme fer à nous faire instruire et leur premier souci fut d'engager cette institutrice avant même que la paroisse fut, comme on dit, canoniquement organisée, c'est-à-dire qu'il y eut un curé résidant.

On avait bâti l'école tout au bord de l'eau et l'unique fenêtre de sa façade donnait sur la baie; par ce chassis et par la porte, quand elle restait ouverte, nous pouvions voir, durant la classe, toute une "trallée" de crans, de l'autre côté de la Baie, jusqu'au Cap-à-l'Est où volaient continuellement des corneilles,

quand le temps était calme, nous entendions ces derniers crier comme des enfants qui ont des coliques. . .

Une après-midi qu'il soufflait une forte brise venant du Bras du Saguenay, pendant que la maîtresse nous faisait calculer des problèmes d'addition et de soustraction sur nos ardoises, nous vîmes arriver une goélette qui paraissait flambant neuve et qui vînt mouiller vis-à-vis l'école.

C'était un événement considérable, vous pensez bien, que l'arrivée en ce temps-là, d'une goélette dans la Baie, et toute la classe fut sur pied. La maîtresse chercha, à coups de règle sur son pupître, à nous imposer silence, mais ce fut peine inutile. Il n'existait plus pour nous alors dans le monde que la goélette qui venait d'arriver. Les règles de soustraction et d'addition, la lecture que nous allions faire dans le "Devoir du Chrétien" et notre leçon d'Histoire Sainte qui allait venir après, ne nous intéressaient plus. La maîtresse vit bien qu'elle perdait son temps à vouloir continuer la classe et elle nous donna congé pour le reste de la journée. Comme une troupe de moineaux, nous volâmes sur la grève où se trouvaient déjà presque tous nos parents.

Le capitaine de la goélette vînt à terre en canot d'écorce et demanda à voir Alexis Tremblay, qu'on surnommait Alexis Picoté et qui était comme le chef de la conerne.

Alexis Picoté, au printemps, était allé avec Thomas Simard, à Chicoutimi, pour vendre à M. William Price, qui avait là un grand moulin, les billots de beau bois que nos pères avaient coupés durant l'hiver, avec la permission de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui possédait tout le territoire du Saguenay et qui avait passé à cette fin un contrat avec Alexis Tremblay, mon père, Alexis Simard, et tous les autres. Le capitaine venait acheter ce bois et en charger sa goélette qui appartenait à Monsieur Price. Il remit à Alexis Picoté, comme je l'ai su plus tard,

deux cents piastres pour les deux gros "rollways" de billots de pin qui étaient sur la grève, à l'entrée de la Rivière-à-Mars.

Je dis deux cents piastres mais cette somme-là, alors, n'eut pas vallu cher ailleurs qu'à Saint-Alexis et à Chicoutimi, car elle consistait en une série de petits papiers qui n'avaient de valeur que dans les magasins de M. William Price à Chicoutimi et qu'on appelait des "pitons". Aux magasins Price on échangeait ces "pitons" pour des provisions de bouche et autres marchandises. Ils ne vallaient pas plus. Mais, n'importe, cela représentait déjà beaucoup pour nous autres qui étions privés de tout ce qui était nécessaire à la vie ordinaire.

Tous les hommes de la "concerne", le lendemain, aidèrent le capitaine de la goélette et ses deux matelots à charger la goélette de billots de pin. Il en resta encore sur les "rollways" pour plusieurs voyages. Avant son départ, on remit au capitaine une liste des effets dont on avait besoin pour jusque une valeur de cent-cinquante "pitons", soit au jour d'aujourd'hui, cent-cinquante piastres.

Trois semaines après, la goélette revînt avec ce que nous avions demandé : du lard salé, de la farine, des patates, du thé, de l'huile, de la melasse, du tabac, de la flanelle, de l'indienne, du coton et une quantité de menus objets qui manquaient chez nous depuis que nous étions arrivés.

Vous pensez bien que ce jour-là fut un autre jour de fête sur les bords de la Baie. Le soir, il y eut une grande veillée chez Alexis Picoté où avec de la melasse des Barbades arrivée sur la goélette on fit une grande chaudronné de tire. C'était la première sucrerie dont on se régala depuis notre arrivée à la Baie. Nous, les enfants, fûmes dans une jubilation extrême; jamais l'on avait assisté à pareille fête. Nous nous couchâmes parfaitement heureux, la figu-

re barbouillée de sirop cuit, ce qui n'était pas, vous pensez bien, pour éloigner les maringouins.

La goélette de M. Price fit plusieurs autres voyages durant l'été.

Les relations commerciales étaient désormais établies entre la Grande Baie et Chicoutimi où l'on faisait déjà plusieurs années avant nous le commerce du bois.

Les jours que la goélette passait dans la Baie pour faire son chargement de billots étaient pour les gens de la Baie presque des jours de fête. Tous les soirs on se réunissait, des fois chez Alexis Picoté, d'autres fois chez nous, et le capitaine de la goélette, un gros garçon qui était autrefois de Québec, venait veiller; nous lui faisions raconter ce qui se passait à Chicoutimi. Il nous contait, par exemple, les exploits de Peter McLood qui était alors presque l'empereur de tout le territoire du Saguenay et, pour l'heure, gérant de la Compagnie Price.

C'était un homme pas ordinaire, à ce qu'on raconte et c'est lui qui avait fondé ce système de "piton" qui a enrichi la Compagnie. On payait tous les hommes des moulins et des chantiers avec ses "pitons" dont des millions n'auraient pas pu payer une allumette à Québec ou à Montréal. C'était, comme qui dirait, de la monnaie allemande d'aujourd'hui à ce qu'on dit dans les gazettes. Ils n'avaient de valeur que dans le magasin Price à Chicoutimi. Il est vrai qu'on pouvait se procurer là tout ce qui était nécessaire à la vie des colons et des gens des chantiers. C'était déjà pas mal et l'on se plaignait pas trop des "pitons".

Mais je reviens à Peter McLood, un homme qui avait de tous les sangs dans les veines, mais surtout du sang d'écossais et du sang de sauvage. Il savait tout faire et il avait à lui seul toutes les qualités et tous les défauts d'un homme. Il passait pour un sorcier. Des fois, il n'aurait pas été capable de tuer

un maringouin qui le piquait et d'autres fois, il pouvait assassiner un homme qui le regardait un peu de travers. Des fois, c'était un agneau et d'autres fois, une bête sauvage, un ours, un loup. Il éclatait comme le tonnerre souvent au moment où on s'y attendait le moins et alors c'était terrible. Sous le moindre prétexte, certains soirs, il refusait à des hommes leurs gages et, le lendemain, s'il eut rencontré l'un d'eux, il lui aurait vidé sa bourse dans ses poches sans lui dire pourquoi. Il ne craignait rien, ni Dieu, ni diable, ni le tonnerre. Il tenait tête au missionnaire et pleurait devant une vieille femme qui lui demandait la charité pour l'amour du Bon Dieu. Il aurait pu brûler à petit feu un homme qui l'eut chicané ou qu'il eut vu maltraiter un faible. C'était, comme vous voyez, un curieux phénomène.

Le capitaine nous conta qu'un jour cependant Peter McLood se fit donner par un de ses hommes, un canadien-français qu'il avait lâchement insulté et qui n'avait pas froid aux yeux, je vous assure, une râclée des mieux conditionnées. Le lendemain, il fit venir son maître à son bureau et il lui dit : "Tiens, voici deux cents piastres; prends-les mais vas t'en d'ici. Tu ne peux pas rester plus longtemps avec moi car il ne faut pas que personne puisse battre Peter McLood".

—Je m'en irai pas, répondit le Canadien. Je ne quitterai jamais Peter McLood.

Peter garda l'homme et l'homme garda les deux cents piastres.

Et que d'autres choses encore, nous racontait le capitaine de la goélette. Ainsi, jamais un homme ne fut ni ne sera plus adroit et plus souple que Peter McLood. Vous me croirez ou vous me croirez pas, mais il sautait d'en haut d'un arbre dans un canot d'écorce sans faire balancer le moindrement ce dernier. Quand il était de bonne humeur, il aimait ces sortes d'exploits.

Peter McLood, pour en parler encore, buvait comme un possédé à croire qu'il voulait absolument savoir qui l'emporterait : son estomac ou l'alcool. C'était une rage; il prenait des coups à tuer un boeuf. Le capitaine nous fit rire en nous contant qu'un jour, un des amis de Peter, contre-maître au moulin, voulut lui faire la leçon, alors qu'il était ivre : "Tu ignores donc", lui disait-il, "les ravages terribles de l'alcool dans le corps même d'un animal; tiens, un jour, on a fait boire du whisky à un cochon qui est mort brûlé".

— "C'est ce qui prouve, répondit McLood, en hoquetant, que le whisky, c'est pas fait pour les cochons".

Peter McLood devait mourir comme le cochon de son ami le contre-maître. Quelques années après les histoires du capitaine, on apprit qu'il était mort, tout son corps consumé par l'alcool. Il criait comme un possédé que le feu lui dévorait le ventre. Quand il vit que la fin allait venir, il fit ouvrir la fenêtre de sa chambre et regarda longuement la ligne des montagnes qui moutonnaient de l'autre côté du Saguenay et qui était couverte de ce bois si riche dont il trafiquait depuis tant d'années. Tout à coup, il poussa un cri horrible et son corps se tordit comme une anguille prise dans le coffre d'une pêche à éperlans. Il cria : "Fermez, je ne veux pas mourir devant les montagnes de mon pays". Puis il tomba mort sur son lit qui était une table.

Vous pensez si nous nous intéressions à ces histoires que nous contait le capitaine de la goélette sur ce qui se passait dans cet étrange Chicoutimi qui était seulement à trois lieues de la Baie mais qui nous semblait, à nous, les petits, au bout du monde. Le capitaine avait fait dans sa jeunesse avec sa goélette du cabotage dans le Golfe Saint-Laurent, tout près de

l'océan, et il nous racontait aussi toutes sortes d'aventures qui lui étaient arrivées dans ces lieux.

La goélette de Price fit son dernier voyage de la saison au mois de septembre, et nous nous ennuyâmes beaucoup, ensuite, du capitaine Lalonde.



III

Vrai, si nos pères peinaient et nos mères aussi, nous, les jeunesses, qui étions encore trop faibles pour aider les parents aux travaux de la terre et des chantiers, en dehors de la classe, ne manquions pas d'amusements, l'hiver comme l'été. Pendant les neiges, nous allions dans le bois tendre des collets de fil de fer aux lièvres. Ce gibier-là, était en abondance à la Baie et, pendant tout l'hiver, nous nous en régaliions à nos repas. Vous savez que c'est pendant l'hiver que le lièvre, quand il est tout blanc, est bon à manger. Le soir, après l'école, nous partions tendre nos collets et, le lendemain, dès le petit matin, nous allions à la levée. Ah ! les bonnes courses, sur nos petites raquettes montagnaises parmi les arbres chargés de neige ! Il avait neigé, souvent, dans la nuit, et nos traces de la veille étaient effacées; n'importe, nous savions toujours retrouver nos collets tendus entre deux jeunes bouleaux, en travers d'une piste découverte, le jour d'aparavant. Rarement, nous avons manqué notre coup. A chaque collet tendu un lièvre était pris et, des fois, nous le trouvions encore vivant. Nous en rapportions, chaque matin, chacun cinq ou six. C'était à qui de nous en prendrait le plus. Nous en mangions pendant tout l'hiver et nos mères nous en servaient, aux repas, en "sea pie"; au déjeuner, au diner, au souper, à tel

point qu'à la fin de l'hiver, nous étions passablement écoeurés de ces "frigousses" aux oreillard, encore que ce menu général ait été souvent coupé par quelques bons rôtis de perdrix que nos pères tuaient en coupant du bois.

L'été, nous avions la pêche à la petite truite rouge dans la Rivière-à-Mars, les bains dans l'eau salée de la Baie et la cueillette des petits fruits sauvages : les fraises en juin, les framboises un peu plus tard, les bleuets à la fin d'août et surtout les noisettes au commencement de septembre.

On trouve encore, au jour d'aujourd'hui, dans les coulées ou aux trécarrés des terres des coudriers avec des noisettes. Mais on ne sait pas ce que c'est que des noisetiers chargés. C'est dans mon jeune temps qu'on en voyait. Ah ! Dieu du Ciel ! Les flancs de la coulée de la Rivière-à-Mars, par exemple, en étaient tapissés, de noisettes. Les coudriers étaient si grenus que dans pas plus que dix minutes on emplissait un grand sac de noisettes. Quand nous en avions ramassé plusieurs pochetées, nous allions les enfouir dans de grands trous creusés derrière les camps et nous les couvrons de mousse humide et de terre mêlée de paille. Nous laissons ainsi pourrir leur rude écorce couverte de barbillons après quoi nous les roulions entre deux planches afin de séparer, comme dans un crible, la paille du grain, la pulpe pourrie de l'enveloppe des noisettes jaunes et lisses comme des marbres. Nous comptons ensuite nos noisettes que nous placions par mille, dans des petits sacs de toile que nos mères avaient cousus et que nous vendions vingt-cinq sous le sac de mille aux gens des goélettes qui venaient, à présent, chaque été, toutes les semaines, charger nos billots pour la Compagnie Price de Chicoutimi.

Pour ma part, ce fut le premier argent gagné. Ce que j'éprouvai de plaisir et d'orgueil à serrer au fond d'un bas ces premières pièces de monnaie. Quand

je sortis de l'école à douze ans, j'avais ainsi amassé cinq piastres qui servirent à l'achat d'une douzaine de poulets que nous fîmes venir de la Malbaie.

Nos parties de noisettes dans la coulée de la Rivière-à-Mars se terminaient toujours par deux ou trois heures de pêche à la petite truite dans la rivière. À peine nos sacs étaient-ils remplis que nous coupions des gaules longues de trois ou quatre pieds au bout desquelles nous attachions des bouts de fil que nous trouvions au fond de nos poches avec des petits heins noirs que les capitaines de goélettes nous apportaient de Chicoutimi. Nous longions la rivière, butant aux grosses racines d'arbres, glissant sur les pierres moussues. Au bord d'un remou sombre, soudain, nous poussions un cri de triomphe : une ombre vert sombre, comme une feuille de bardane frétillait sous le courant du fond. C'était une truite. Nous approchions alors le plus près possible de son museau notre hameçon piqué jusqu'à l'oeil d'une minuscule bouchée de lard blanc ; et c'était, un instant, une lutte de ruses entre nos bras nerveux et la truite défiante qui, trop souvent, disparaissait dans un petit rapide d'à côté, donnant des coups de queue rapides qui laissaient sautiller dans l'eau son ventre clair marqué de points rouges. Mais le plus souvent, elle se prenait à notre hein et nous voyions avec bonheur, l'instant d'après, se balancer frétilante dans l'air, au bout du fil, sous un brusque moulinet, le petit poisson qui s'en allait brusquement plonger dans une touffe de fougère de la rive. Nous en prenions, comme cela, de bonnes douzaines et le soir, à la maison, avec quelle joie nous les mangions rôties dans de la graisse.

Vrai, les saisons se passaient bien plus agréablement pour nous, les enfants, que pour nos parents. Ceux-ci travaillaient dur et misérablement, manquant souvent des outils les plus indispensables et, à la maison de presque tout ce qui était nécessaire à la vie d'une famille.

Que les dimanches, par exemple, étaient ennuyeux ! Pas d'église, pas d'offices religieux. Le matin, nous récitons le chapelet en famille dans chaque campe. Les hommes dormaient dans l'après-midi tandis que les femmes, après avoir préparé les repas du midi et du soir, lisaient dans nos livres de classes ou dans leurs paroissiens. Le soir, après souper, tous les gens de la concerne se réunissaient à l'extrémité d'une petite pointe qui s'avancait dans la Baie et où nous avions planté une croix de cèdre avec, au pied, une petite statue de la Sainte Vierge incrustée dans le bois. Nous disions de nouveau le chapelet et, ensuite, Thadée Boulianne, qui avait une belle voix, chantait un cantique. Il en chantait un, d'ordinaire, que nous aimions plus que les autres, je ne sais pourquoi. Il fallait entendre, dans le silence du soir, cette belle voix de Thadée Boulianne :

*L'ombre s'étend sur la terre,
Vois tes enfants de retour,
À tes pieds, auguste Mère
Pour t'offrir la fin du jour.*

Nous savions tous ce cantique par coeur et nous entonnions le refrain ensemble :

*O Vierge tutélaire !
O notre unique espoir !
Entends notre prière
La prière
Et le chant du soir.*

Nous entendions tout au fond de la Baie et à la lisière du bois l'écho répéter jusqu'à quatre fois le dernier mot du refrain. Comme nous aimions ce moment-là de la journée du dimanche ! Au bord de la Baie, nous sentions moins les mouches que chassait la brise du large et nous restions-là, autour de la

croix, jusqu'à l'heure du coucher alors qu'il faisait tout noir et que nous avions peine à distinguer l'eau d'avec la terre.

Un vendredi soir de la fin d'août, Alexis Tremblay vint chez nous et dit à mon père :

— "Onésime, demain matin, on devrait aller aux bleuets au Cap-à-l'Est. Il y en a sans bon sens à ce qu'il paraît. C'est Ignace Couturier qui est allé là, l'autre jour, à la chasse, qui m'a dit ça."

— "De fait, a répondu mon père, c'est une bonne idée et m'est avis que ce serait pas une extravagance de prendre un peu de congé; ça fera plaisir aux femmes et aux enfants."

Le Cap-à-l'Est est de l'autre côté de la Baie, à peu près vis-à-vis Saint-Alphonse. Alexis Tremblay ajouta :

— "Nous irons dans ma goélette. Nous partirons demain matin et reviendrons lundi. Nous coucherons là deux nuits dans une cabane de branches de sapin que nous construirons".

Vous pensez si j'étais content quand j'ai entendu ça, et les autres jeunesses aussi à qui je m'étais empressé d'aller apprendre la nouvelle.

De fait, nous partions, le lendemain matin, à la fine pointe du jour, en goélette, avec toutes les provisions dont nous pouvions disposer. Nous étions vingt sur la goélette qui mouilla de l'autre côté de la Baie, une heure après notre départ. La belle journée ! Il faisait un temps tiède et beau soleil. On ramassait, aux flancs du cap, les bleuets à la jointée. Il y en avait que tout en était bleu. A l'ombre, sous les coudriers et les bouleaux, ils étaient gros comme des noisettes de la Rivière-à-Mars, chairus comme des prunes et juteux comme des framboises. Le samedi, nous en ramassâmes la valeur d'au moins une douzaine de chaudières.

Le soir, mon père, Alexis Tremblay, Ignace Couturier, Joseph Lapointe et Louis Villeneuve cons-

truisirent une grande cabane en branches de sapin et d'épinette recouverte d'écorce de bouleau. Tout le monde s'installa à l'intérieur et on en ferma l'entrée avec deux sacs de toile. Nous avons laissé nos bleuets, en dehors, près de la cabane, dans une grande boîte de bois à cette fin. Et nous nous couchâmes, les membres de chaque famille ensemble, tout autour de la cabane pendant qu'au centre un feu de fougères et de feuilles de bouleaux était allumé pour chasser les maringouins.

Voilà qu'au beau milieu de la nuit nous sommes réveillés par un sourd grognement que nous entendons au dehors tout près de la porte. Non, jamais, pour ma part, je n'ai autant eu peur, et ce n'est pas François Maltais qui me rassura quand ayant écarté un coin de la toile qui servait de rideau à la porte, il dit en se tournant vers mon père :

"Onésime Gaudreau, t'as ton fusil, j'suppose; c'est un gros t'ours qui est à la porte et qui mange nos bleuets dans la boîte".

En effet, mon père avait apporté son fusil qui était dans un coin de la cabane, bien bourré de plombs à gros gibiers. L'animal était à quatre pattes dans la boîte et se régalaît de nos bleuets en grognant de plaisir. Mon père pointa le canon de son arme par un coin de la porte et tira. Dans ce calme de la nuit, j'ai jamais entendu un coup de fusil pareil. L'ours touché en plein dans la tête, tomba à la renverse, les quatre fers en l'air dans la boîte aux bleuets. Mon père tira de nouveau pour être sûr d'avoir bien rachevé la bête qui était pourtant morte et demie. Alors, tout le monde sortit de la cabane. La lune, piquée au-dessus de la Baie, éclairait comme en plein jour. Quelle confiture, mes amis ! Les hommes sortirent l'animal de la boîte, on imagine dans quel état. On dû aller chercher des seaux d'eau sur la grève pour le laver avant de le débiter. Personne n'avait plus sommeil et le reste de la nuit se passa à peler l'ours

et à couper sa viande par quartiers que nous fîmes tremper dans de l'eau fraîche pour la conserver. Nous ne pensions jamais manger d'aussi bons rôtis; on eut dit des rôtis de porc frais.

Le fait est que le lundi midi, quand nous arrivâmes aux camps, apportant une vingtaine de seaux de bleuets et ce qui restait de la viande de l'ours, pour nous amuser, nous fîmes accroire à quelques femmes restées à la conerne, que nous avions trouvé, au pied du Cap-à-l'Est, un cochon perdu, et qui s'était, sans doute, échappé de Chicoutimi, et que nous l'avions tué, ce qui nous avait permis de nous régaler de porc frais. Les femmes, crédules, firent rôtir les pièces de viande apportées et restèrent convaincues qu'elles avaient mangé des "socs" de porc.

Le lendemain de ma première communion, alors que j'atteignais ma treizième année, mon père me retira de l'école pour l'aider aux travaux de sa terre.



IV

La terre s'agrandissait vite, encore que mon père fut seul à la cultiver. La cabane de bois rond en queues d'aronde, l'année même de ma première communion, céda la place à une maison en madriers couverte en beaux bardeaux de cèdre et qui avait deux portes, des fenêtres à chaque côté, une lucarne sur le toit. Mon père l'avait construite avec l'aide des voisins pendant une journée de corvée. Il en avait été ainsi des maisons d'Alexis Tremblay, de Thomas Simard, de Louis Villeneuve, de François Maltais, de Pierre Boudreau et de plusieurs autres.

De sorte que notre concerne avait plutôt pris l'air d'un village. On avait aussi construit, au moyen de la corvée, sur le bord de l'eau, une belle chapelle en bois carré lambrissée de planches d'épinette embouvetées et munie d'un petit clocher dans lequel on avait, un beau dimanche qui fut une grande fête, placé une cloche dont nos amis et nos parents de la Malbaie nous avaient fait cadeau et qui remplaça la scie ronde en acier qui avait annoncé mon baptême et toutes les autres cérémonies religieuses depuis notre arrivée.

Et nos terres prenaient de l'allure, chaque année, à vue d'oeil.

Il faut vous dire que jusque là, je vous parle de 1838 à peu près, la Compagnie de la Baie d'Hudson

qui possédait tout le territoire du nord, c'est-à-dire des milliers et des milliers de lieues en forêts de toutes sortes qu'elle exploitait au point de vue de la chasse et de la coupe du bois de construction, faisait tous ses efforts pour empêcher le défrichement de la terre et défendait la culture sous des peines sévères. On lui joua tout de même un bon tour, à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Un jour, en 1837, un gros cultivateur de la Malbaie, Alexis Tremblay qu'on surnommait le Picoté, arrivant d'un voyage d'exploration qu'il avait fait dans les montagnes saguenayennes, proposa à quelques-uns de ses voisins et amis de former une société qui compterait vingt-et-un actionnaires qui iraient fonder un établissement à la Baie des Ha ! Ha ! en haut du Saguenay. Le groupe qu'on appela la "Société des Vingt-et-un" fut fondé en un clin d'oeil et le capital souscrit de même, soit \$400.00 par action. Ceux qui avaient des terres en Charlevoix les vendirent et la Société acheta une goélette et tout ce qui était nécessaire pendant un an au moins pour les débuts d'un établissement de ce genre. Mon père était l'un des membres de cette Société; il vendit \$600.00 la terre qu'il cultivait à la Malbaie dans le rang de la Déchirure.

Il fallait, vrai, un courage peu ordinaire à ces habitants aisés pour quitter ainsi leur vieille paroisse natale où tous vivaient bien et s'en aller ainsi au fond du bois, à soixante lieues de toute civilisation, sans savoir si leur entreprise allait réussir ou non.

Les associés firent d'abord avec la Compagnie de la Baie d'Hudson un contrat par lequel ils s'engageaient à couper, chaque année, un certain nombre de mille pieds de bois de pin pour les moulins Price de Chicoutimi qui étaient à trois lieues de la Baie; mais ils évitèrent de faire entrer dans ce contrat aucune clause qui leur défendait le défrichement du sol au point de vue de la culture.

De fait, les Vingt-et-Un, comme on les appelait, remplirent fidèlement leur contrat pendant plus d'un an et fournirent aux Moulins de Chicoutimi les billots de pin qu'ils s'étaient engagés à couper. Mais ils se considéraient avant tout des colons, des cultivateurs et le goût de la culture ne tarda pas, comme on dit, à leur faire "tricher la couronne".

Aussi, dès le premier hiver passé à la Baie, tout en abattant les pins et les épinettes rouges, mon père et ses associés débarrassaient la forêt qui couvrait la rive nord de la Rivière-à-Mars en vue d'en préparer le sol à la culture. Je ne suis pas prêt à dire que la Compagnie ne s'aperçut pas de la "trick", mais probablement, dans ce cas, qu'elle ferma les yeux, ses directeurs prévoyant sans doute qu'ils ne pourraient encore bien longtemps empêcher le "royaume du Saguenay", de s'ouvrir, un jour ou l'autre, à l'agriculture.

Et nos pères travaillaient en toute liberté à l'agrandissement du domaine forestier dont ils avaient acheté les droits de coupe, l'utilisant au double point de vue de l'industrie du bois et de la culture du sol. Mais il faut vous dire qu'après trois ou quatre ans ils abandonnèrent à peu près complètement la coupe du bois pour consacrer tout leur temps à la culture qui était leur métier.

Et voilà pourquoi leur "concerne", à peine dix ans après l'arrivée de notre goélette, au lieu d'avoir l'air d'un campement de "lumber jacks" était devenue un beau petit village fait de bonnes maisons de madriers, avec une école et une grande chapelle qui allait recevoir son curé résident.

Le Saguenay agricole était fondé, mes amis, et le Lac Saint-Jean peu après, ce qui veut dire, au jour d'aujourd'hui, un territoire immense, grand comme la moitié de la France, à ce qu'il paraît, riche de bois, de culture, de chasse et de pêche, et qui comprend une cinquantaine de belles paroisses comptant une popu-

lation de près de cent mille âmes qui vit de la culture de la terre.

Vrai de vrai, nos pères ont bien travaillé et ce tour qu'ils ont joué à la Compagnie de la Baie d'Hudson a réussi; et c'est pas même à ces messieurs de la Baie d'Hudson de s'en plaindre. Mais ce que cette fondation veut dire de misères, on peut difficilement l'imaginer, et j'en ai été une des victimes moi qui pourtant avait tant de joie, les premières années alors que je ramassais des noisettes dans la coulée de la Rivière-à-Mars et allais aux bleuets au Cap-à-l'Est où nous prenions des ours dans des boîtes. Mes misères, à moi, devaient venir après, quand j'étais un homme capable, fort, ambitieux, aimant sa terre comme on aime sa mère ou son église.

Mais je veux pas aller trop d'avant et raconter tout ça avant d'autres choses.

Naturellement, après la goélette qui nous amenait à la Baie, il en est arrivé d'autres venant aussi de Charlevoix. Deux familles au complet seulement étaient venues dans la première goélette : la famille d'Alexis Tremblay et la mienne. Quand on vit que l'établissement réussissait, les autres membres de la Société firent venir de Charlevoix leurs femmes et leurs enfants. Ces goélettes nous apportèrent ce qui nous était encore nécessaire, de sorte qu'à l'époque de ma première communion, nous avions à peu près tout ce qu'il nous fallait pour vivre par nous-mêmes sans le secours de qui que ce soit. Je dois vous dire que ceux qui vinrent dans les goélettes d'après la nôtre ne venaient pas seulement faire la "pinière". Leur intention était tout bonnement de prendre des terres pour les cultiver, sans jouer aucun tour à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Quelques-uns, même, en arrivant, entre autres Mars Simard, de la Baie Saint-Paul, allèrent se tailler des lots de l'autre côté de la Rivière-à-Mars — qui prit son nom de Mars Si-

mard, — et fondèrent la paroisse qui est aujourd'hui Saint-Alphonse.

Il en vint d'autres également, dans la suite, mais uniquement en vue de la pinière. Ceux-là se construisirent, du mieux qu'ils pouvaient, en arrivant, en certains endroits autour de la Baie, comme à l'Anse-à-Benjamin et au Ruisseau-à-Caille, des maisonnettes de bois rond couvertes de feuilles d'écorce de bouleau, n'ayant, en avant, qu'une ou deux ouvertures étroites pour laisser passer la lumière du jour. Ils arrivaient ceux-là, généralement au prime automne et, dès les premières neiges, vers la Toussaint, commençaient leurs chantiers. Mais il fallait des moulins pour scier les billots de pin et d'épinette coupés dans ces chantiers. Aussi, en construisit-on deux à ma connaissance : l'un avec une écluse et des dalles sur la Rivière Ha ! Ha !, en arrière de Saint-Alphonse, et l'autre, au fond de la Baie, à l'Anse-à-Benjamin. L'un de nous autres, de Saint-Alexis, du nom de François Guay, surnommé "Caille", on a jamais su pourquoi, s'était tellement emmouraché d'un endroit du haut de la Baie qu'il voulait absolument y construire un moulin à eau sur un ruisseau qu'on appela ensuite le Ruisseau-à-Caille.

Comme vous voyez, toute la Baie et ses alentours s'animaient. On avait appelé notre "concerne", devenue un gros village, Saint-Alexis à cause d'Alexis Tremblay dit Picoté qui était le chef des Vingt-et-Un. Tous les dimanches, les gens des alentours s'en venaient chez nous; et l'on s'amusait beaucoup ces jours-là. Le soir, on organisait des veillées de danses carrées et de chant au son des accordéons. Il y avait à l'Anse-à-Benjamin, un joueur sans pareil de cette musique-là. Il aurait pu fionner des giges pendant toute une nuit sans souffler. A dix-sept ans, je menais un quadrille ou un "real" comme pas un des Etats du Vermont ou du Maine. Je savais même des giges simples que j'exécutais à merveille sur un

ruine-babine. Je me rappelle aussi d'un certain Phydime Simard, claireur dans un chantier de l'Anse-à-Benjamin, qui aurait pu faire mourir de fatigue tous les danseurs de quadrilles avec sa bombarde dont il battait la langue entre ses deux rangées de dents longues d'un pouce pendant toute une nuit.

Saint-Alexis était devenu vraiment considérable. On avait maintenant couvert de fer-blanc le clocher de la chapelle, ce qui était un luxe qu'on admirait même de Chicoutimi. Il y eut, un jour, une assemblée des notables de la place qui décidèrent de demander à l'évêque de Québec un curé résident. Tous les habitants de la paroisse s'engagèrent pour cela à fournir, chacun, quatre piastres par année. L'évêque consentit et le premier curé arriva bientôt. C'était l'abbé Pouliot qui était chargé, en outre, de tous les postes de chantiers et de sauvages établis le long du Saguenay : l'Anse Saint-Jean, le Tableau, le Petit Saguenay, l'Anse-au-Cheval, la rivière Sainte-Marguerite, que notre premier curé devait visiter deux fois par année. Je vous assure que les communications entre ces différents postes n'étaient pas commodes. Même à Saint-Alexis, malgré notre prospérité, on pouvait pas dire que l'on dormait sur des lits de feuilles de roses.

La terre de chez nous s'agrandissait quand même. Mais il fallait travailler bien dur.



V

Seul avec mon père, de fait, il fallait travailler terriblement pour répondre aux besoins de la terre. J'étais jeune mais fort et adroit. Je ne reculai devant aucun travail même les plus fatiguants. A quinze ans, j'ai labouré seul toute une pièce de terre. Je fauchais à la javelle et, des fois, je dépassais mon père dans le coupage du blé à la faucille. Quand, l'automne ou le printemps, avant les semences, on faisait de la terre neuve, mon père voulait seulement me faire ramasser des écopeaux. De fait, c'était là le travail des petits garçons dans la terre neuve. Mais je n'aimais pas ça. Aussi, je m'attelais avec mon père sur d'énormes souches à arracher. Je prenais même la hâche et cherchait à déraciner de grosses touffes d'aulnes et de harts rouges. A la fin, mon père me laissait faire, plein, j'en suis sûr, d'un grand contentement de voir que j'étais si capable. Et c'est ma mère qui, une fois son ménage et sa cuisine terminés à la maison, venait ramasser derrière nous les petits bois.

Mon père fit venir, un printemps, un cheval de la Baie Saint-Paul. C'était un jeune cheval fringant qu'il fallut accoutumer aux gros travaux de la terre. Jusque-là, on s'était servi seulement d'un boeuf pour ces ouvrages. Quand on faisait de la terre neuve, on attelait le cheval et le boeuf sur l'arrache-souche et c'est moi qui menais les deux bêtes. Mais notre boeuf

mourut bientôt d'un trop grand refroidissement, et le cheval resta seul. C'est lui peut-on dire qui a essouché presque toute notre terre. On l'attelait le matin et on le dételait le soir quand il faisait bien noir. A cause de la fatigue le Blond devint un vieux cheval avant le temps. J'en prenais bien soin, allez, car j'en avais pitié. Il avait toujours ses trois bons repas par jour, sans compter l'herbe dont il happait une gueulée ici et là pendant le travail. Des fois, le soir, après la journée, quand à la fin de l'été, par exemple, l'avoine manquait, j'allais, après souper, lui porter, pour son dessert, un morceau de pain que j'avais pris en cachette de ma mère dans la huche. Je suis comme ça, moi, j'ai toujours eu pitié des bêtes, surtout des chevaux et des chiens qui ont tant de coeur et sont si dévoués, si fidèles. J'ai eu, dans le temps, un chien que j'ai gardé quinze ans et qui est mort de vieillesse; il couchait au pied de mon lit, au grenier. Jamais, j'ai eu un aussi bon ami. Et quel sentiment dans cet animal-là. Vous allez voir :

Un soir du mois de mai, c'était en 1846, nous étions devant notre porte, mes parents et quelques voisins qui étaient venus jaser après le souper. Il avait fait durant la journée une chaleur atroce, peu ordinaire pour cette époque de l'année. Le printemps était venu de bonne heure et, dès la mi-mai, il régnait une grande sécheresse dans tout le Saguenay. Aussi profitait-on de l'occasion pour faire brûler de tous côtés les abattis de terre neuve. Ce soir-là, l'air était lourd, et l'on suait à grosses gouttes à rien faire. A voir le ciel, clair et plein d'étoiles, on n'avait aucun espoir de pluie. Tout était d'un calme presque effrayant sur la Baie et dans le village. On entendait seulement alentour de nous le cri agaçant de quelques chauves-souris qui volaient au-dessus des maisons, et celui des criquets dans les champs, ce qui nous annonçait encore de la chaleur pour le lendemain. Mais on ne se plaignait pas trop encore de cette cha-

leur vu qu'elle favorisait les travaux des labours et des semences.

Tout à coup, voilà que nous entendons hurler un chien à la lisière du bois. C'était le mien; je reconnus aussitôt sa voix. Mon père la reconnût aussi :

"Tiens, fit-il, Miro était donc pas ici; je le croyais couché dans la maison. Je me demande ce qu'il fait là-bas".

Et là-bas, Miro continuait de hurler comme si on l'eut égorgé. Je me levai et m'en fus à la lisière qui était seulement à tout au plus trois arpents de la maison. Miro était assis sur son derrière, le nez en l'air et hurlait, hurlait. On aurait dit là sirène d'une barge à vapeur. Je l'appelai tant loin que je le vis : "Miro, viens ici !" Mais mon chien ne fit aucun cas de moi. Je me fachai et criai plus fort : "Miro, vas te coucher, espèce d'animal !" Bernique ! Miro hurlait comme de plus bel. Je m'approchai de lui sans qu'il bougeât et, impatienté, lui donnai un coup de pied au derrière; c'était la première fois, vrai, que je battais mon chien. Miro se coucha à mes pieds en pleurant. En vain, j'essayai par des paroles tantôt tendres, tantôt dures, de l'entraîner à ma suite à la maison. Peine perdue; alors, je le saisis d'une poignée de poil au cou et le traînai ainsi jusqu'à la maison. Là, il se coucha, tout près du four, en grognant.

"Mais qu'est-ce qu'il a donc ?" demanda ma mère.

J'étais très inquiet. Il y avait quelque chose de pas ordinaire dans les manigances de mon Miro. Couché, la tête allongée sur ses deux pattes de devant, il me regardait fixement de ces deux bons gros yeux mouillés; et, je le regardais de même, très triste, pendant que les autres continuaient de jaser.

Ce que c'est que les pressentiments; à ce moment-là, je me mis à penser à toutes sortes de mal-

heurs. Le soir calme me parut triste à mourir; et ces chauves-souris qui ne cessaient pas de crier dans l'air; et ces criquets qui semblaient se moquer de nous; et ces grenouilles, ces crapauds et ces wawarons qui faisaient maintenant, la lune levée, un tonnerre du diable, du côté de la Rivière-à-Mars; et, enfin, cet air bête de Miro ! Vrai, quand on parla d'aller se coucher et que les voisins s'en allèrent, j'aurais hurlé, moi aussi, comme Miro.

Mes parents rentrèrent et je leur dis que n'ayant pas sommeil, je voulais fumer encore une pipe à la porte.

Miro étant venu se coucher à mes pieds, je songeais, après avoir allumé ma pipe, à toutes sortes de choses tristes, quand en jetant les yeux du côté de l'Anse-à-Benjamin, j'aperçus une grande flamme monter droit en l'air, à la tête d'un bouquet de pins, sans doute, puis descendre, avancer plus loin, monter, sauter plus loin encore avec la vitesse d'une goélette bien carguée par un fort vent d'ouest. La flamme courait, courait, contournant tout le fond de la Baie, gagnant la "concerne" de Saint-Alphonse; elle montait, descendait, de plus en plus vive, de plus en plus large.

Miro, de nouveau, se dressa sur ses pattes de derrière et se remit à hurler. Le père et la mère, inquiets, apparurent sur le seuil en costume de nuit.

"Le feu, mon Dieu !" cria ma mère, en se signant et en courant au fond de la maison d'où elle rapporta une bouteille d'eau bénite qu'elle répandit aux quatre coins.

D'autres cris de cette nature partirent de différents endroits du village : "Le feu ! le feu !"

Le feu s'avancait avec une rapidité épouvantable.

"Saint-Alphonse brûle ! cria mon père".

Les vingt-cinq à trente maisons de Saint-Alphonse dataient de quelques années après les nôtres.

On avait pour les construire autant peiné que nous, et que c'était triste de les voir ainsi de loin brûler! . . .

"C'est une consolation", fit quelqu'un, "mais le feu traversera pas la rivière".

—C'est à savoir, fit mon père; c'est traître, ces feux de forêts surtout en temps de sécheresse. Tenez voyez !

Nous étions tous rassemblés en face de la chapelle. Un cri de terreur jaillit de toutes les poitrines. Sans que l'on ait pu comprendre de quelle façon, le feu, dans l'instant de le dire, s'était attaqué aux premiers bouquets d'arbres de notre territoire. Il avait traversé la Rivière-à-Mars. Comment ? Je n'en sais rien. Il arrivait sur nous avec un train d'enfer. On entendait le grondement des flammes, et c'était terrible.

"Sauvons ce qu'on peut; on va brûler aussi !" cria Alexis Picoté.

Au moment où tout le monde allait s'élancer vers les maisons pour y chercher ce que chacun avait de plus cher, une femme qui se tenait au bout de la Pointe de la Croix, cria :

"Le Père Honorat ! Le Père Honorat ! Il va arrêter le feu !"

Il faut vous dire que le Père Honorat était un Oblat qui était venu, juste dans ce temps-là, faire une mission dans tous les postes du Saguenay. C'est lui qui devait, deux ou trois ans plus tard, remplacer notre premier curé résident, l'abbé Pouliot. La veille de ce jour du feu, le Père Honorat était parti de Saint-Alexis, en canot, pour aller administrer les derniers sacrements à un malade de l'Anse-à-Benjamin, de l'autre côté de la Baie. Il ne devait revenir chez nous que dans deux jours. En voyant le feu, le Père, sans doute, était aussitôt reparti pour traverser la Baie et il arrivait justement au moment où la flamme gagnait notre village.

Hélas ! il était trop tard. Comme un démon, après avoir dévoré toute la lisière de bois qui s'étendait de la Rivière-à-Mars à nos maisons, le feu avait attaqué celles-là et la nôtre était une des premières; elle y passa ainsi que les voisines. Tout le reste du village était menacé, quand le Père descendit de son canot :

“Vite, vite ! Père, le feu va détruire la chapelle, criâmes-nous”.

Le Père Honorat, sans se “blouser” descendit de son canot, mit en ordre, tranquillement, ses avirons, et se mit à marcher vers le village. A ce moment, il soufflait une forte brise d'ouest. Le missionnaire alla jusqu'à la chapelle. Comme il y arrivait, le vent calmit et, naturellement, le feu aussi. Celui-ci s'arrêta juste à l'endroit où se trouvait le Père qui appelait tous les hommes pour arroser la chapelle de seaux d'eau. Le feu mourut là.

Il ne resta de notre village que la chapelle et neuf ou dix maisons. Tout le reste avait passé.

Personne, durant cette terrible soirée ne périt, mais je dois vous dire qu'il s'en faillit de peu. Alors que nous nous tenions sur la pointe et que le feu nous menaçait, l'on se rappela tout à coup que la femme de Michel Gagné, un de nos voisins, était malade au lit. Vite, quatre hommes coururent à la maison et ramenèrent sur un matelat la pauvre malade à la Pointe. Et, comme le feu nous menaçait même à la Croix, avant l'arrivée du Père Honorat, on avait construit en hâte une sorte de cajeu avec quatre madriers cloués sur deux bouts de billot que l'on avait lancé à l'eau et sur lequel on avait déposé la malade. Au cas où le feu gagnerait la pointe nous devions pousser le cajeu au large, à la grâce de Dieu, et le suivre dans l'eau.

Le Père Honorat nous sauva.



VI

Au temps de la colonie française de Québec, nous disait, un jour, le Père Honorat, tous ceux qui venaient de la France pour s'établir aux bords du Saint-Laurent, faisaient la corvée; corvée pour les semences, corvée pour les moissons, corvée pour la construction des bâtisses. Tout le monde s'entraidait ainsi, et il en a toujours été de même, je pense. En effet, mon grand-père, qui est mort à l'âge de quatre-vingt-dix ans, me disait qu'une grande partie des paroisses de Charlevoix avaient été bâties par corvées entre habitants. Un matin, tous les hommes d'une paroisse se réunissaient chez un nouvel arrivant qui n'avait pas encore de quoi abriter sa famille et, en un tour de main, pour dire plus vrai, dans la journée, on lui construisait sa maison et, le lendemain, les dépendances, étables, grange, hangar, etc. Dam ! faut bien croire que toutes ces bâtisses-là devaient pas être des châteaux ni des palais, pour animaux des fermes expérimentales du gouvernement d'Ottawa ou de Québec. Elles étaient quand même résistantes et plusieurs sont encore solides aujourd'hui. On a fait de même à la Grande Baie et il a bien fallu, allez !

Au lendemain du grand feu, les trois quarts des habitants de Saint-Alexis et de Saint-Alphonse, sans compter les gens de la "concerne" de l'Anse-à-Benja-

min étaient à la belle étoile. Il fallait reconstruire vite, vous pensez. Heureusement, on avait du bois. Une partie des billots coupés durant l'hiver pour être vendus, comme de coutume, à la Compagnie de Chicoutimi, servit à nos constructions. On organisa en quelques jours, au moulin de l'Anse-à-Benjamin qui n'avait pas été tout à fait détruit, une scie ronde qui transforma les billots en planches et en madriers.

Mais vous comprenez que c'était de l'argent de moins pour nous que tout ce bois qu'on devait vendre. À l'automne et à l'hiver on devait sûrement vivre maigre.

Heureusement, nos terres, passablement défrichées, commençaient à rapporter des bénéfices; plus heureusement encore, la récolte, cet été-là, fut extraordinaire. On aurait dit que le feu du printemps avait engraisé la terre comme ces terrains à bleuets où il faut mettre le feu une année, pour que les récoltes des années suivantes soient meilleures. Dans nos champs, à la fin de l'été, l'on ne voyait pas les souches tant le foin et les grains étaient hauts et épais. Les patates dont nous avions fait une grosse semence, étaient grenues sans bon sens. Aussi, de bonne heure, à l'automne, Alexis Tremblay avait organisé le chargement d'une goélette dans laquelle il mit tout ce que nous croyions avoir de trop, en foin, en patates et en avoine qui avait été battue aussitôt que récoltée, au "paspor" commun de la paroisse. Alexis Tremblay partit pour aller vendre le tout à Québec. Quant il revint, au moment où l'on craignait que les glaces de l'hiver allaient l'empêcher de gagner la Baie, on apprit avec contentement, vous pensez bien, qu'il avait tout vendu à un très bon prix. Il ne lui restait pas une patate ni un grain d'avoine. L'argent qu'il rapportait remplaça, pour une bonne partie, celui qu'on perdait en ne pouvant plus vendre nos billots. Il y a toujours, comme vous voyez, le Bon Dieu qui

veille sur les pauvres gens; aussi, jamais il ne faut se décourager même après les pires catastrophes.

Expliquez ça comme vous voudrez, mais cette épreuve du feu du printemps m'avait fait aimer la terre, surtout celle de chez nous, comme jamais j'aurais pu croire que je l'aimerais. Comme j'étais fils unique, je savais que le lot de mon père me reviendrait un jour et je me mis à le travailler avec un acharnement dont on n'a pas d'idée; je faisais tout seul presque toute la besogne.

Il faut dire aussi que mon père commençait à faiblir. Depuis si longtemps qu'il travaillait, à la Malbaie d'abord où il avait ouvert et cultivé tout un lot, et ensuite à la Baie où vous savez ce qu'il en a arraché. Aussi, je vous le dis, il faiblissait. Plus que ça, le feu, au contraire de moi, l'avait passablement démonté. Il n'en revenait pas vite. Je le voyais triste toujours et ma mère me disait souvent :

“Ton père est bien changé depuis le feu”.

Pourtant, à Saint-Alexis, on pensait plus guère au feu quatre ans après. Mon père, lui, y revenait sans cesse :

“Comme ça nous a arriéré ! disait-il souvent”.

Mon Dieu, on aurait dit, des fois, qu'il sentait sa fin. J'allais avoir vingt ans quand un soir de printemps que nous étions à fumer devant la maison, après une rude journée de labourage, il me dit :

“Phydime, tu songes donc pas à te marier bien vite ?”

La question de mon père ne me surprit pas beaucoup puisque je m'étais mis à aller voir les filles depuis une couple d'années et que même pendant l'hiver qui venait de finir, je m'étais fait une blonde de l'autre côté de la Rivière-à-Mars, à Saint-Alphonse. Depuis la fonte des neiges, je pensais même à ce que me rappelait mon père.

Je fis quand même des manigances quand le père posa sa question et je lui répondis :

“Mais ça presse pas, ça”.

Mon père répliqua :

“Il vaut mieux se marier jeune quand on veut rester sur la terre. On s'établit plus vite comme ça. Tu veux pas, je suppose, t'en aller, comme tant d'autres, aux Etats-Unis ?”

Dans ce temps-là, il y avait dans le Bas-Canada une véritable maladie pour les Etats-Unis. On parlait, tous les jours, par familles, même de Charlevoix où on avait pourtant de belles terres. Nous avions des parents qui étaient rendus là depuis que nous étions à la Baie. On nous disait qu'on gagnait dans le Maine et dans le Vermont des gages terribles. Les jeunes gens des paroisses surtout s'en allaient, et les terres, quand elles n'étaient pas complètement abandonnées pour plusieurs années pendant lesquelles elles s'appauvrissaient, manquaient de bras pour les cultiver. Mon père avait horreur de ça et j'ai hérité de bonne heure, je crois, de ce sentiment-là. Le jour que je me suis mis à aimer notre terre de la Baie autant que j'aimais mon Blond, je me suis mis aussi à me fâcher contre mes amis de Saint-Alexis ou de Saint-Alphonse qui parlaient souvent, dans nos veillées de jeunesses, d'aller aux Etats. Je m'accordais bien avec ma blonde à ce sujet car elle ne voulait pas entendre parler des garçons qui pensaient tout le temps aux Etats-Unis.

Aussi vous me croirez aisément quand je répondis à mon père :

“Les Etats, jamais; quant au mariage, on verra”.

Les Etats-Unis, non ! Que c'est donc une pitié que de quitter sa terre et sa paroisse quand ni l'une ni l'autre ne nous ont jamais fait de mal ! Et j'en ai tant vu, dans ma carrière, faillir à l'amour des champs, au plaisir des travaux durs mais pas désagréables, et si sains, des labours, des semences, des récoltes, mêmes ceux de la terre neuve où il y a aussi

du contentement. Quand je faisais de la terre, moi, jamais j'ai été si heureux que le soir, après ma journée, quand sur le perron de la porte en fumant ma pipe, je voyais au clair des étoiles ou de la lune, briller la terre glaise de la clairière où j'avais sué toute la journée et où, le matin, il n'y avait que des arbres et des fardoches. Je me disais : dans quelques mois, c'est du grain de plus qu'il y aura là, et j'étais content, le cœur plein de bonheur comme cet homme qui n'avait pas de chemise à ce qu'on dit et qui avait été jugé, par un roi, comme l'homme le plus heureux du monde.

Dans ma famille, on a toujours cultivé la terre. J'ai eu le malheur, avant de m'en aller dans le cimetière regarder pousser les pissenlits par la racine, de me savoir le dernier de notre lignée d'habitants. Oui, j'ai eu ce malheur, dans ma jeune existence — moi qui avais pourtant si horreur des Etats — d'être une pauvre victime de cette manie qu'on avait toujours eue de s'en aller travailler dans les fabriques de coton du Mass ou du Vermont.

Mais je veux pas en dire plus long sur ce sujet pour le moment. Vous verrez comme on n'est pas toujours récompensé en ce monde des sacrifices qu'on fait et de la misère qu'on endure.

Dans l'été de ma vingt-et-unième année, entre les foins et les récoltes, je me mariaï avec ma blonde des Chutes de Saint-Alphonse, Ernestine Maltais, troisième fille de François Maltais, autrefois de la Baie Saint-Paul, venu à la Baie dans la troisième goélette de colons et qui, plus entreprenant que tous nous autres, avait été en arrivant, se fixer avec sa famille en un endroit à peine exploré qu'on appelait les Chutes et qui est aujourd'hui encore, comme vous savez, la dernière concession de Saint-Alphonse.

Ernestine avait tout ce qu'il fallait pour faire une bonne femme de colon et d'habitant. Elle était forte et membrue; elle aimait la terre et ses travaux

autant que moi et mon père. Elle était courageuse sans bon sens. Je vous assure que c'était pas la misère qui lui faisait peur, à elle. Elle était pieuse et bonne au pauvre monde. Elle pouvait donner tout ce qu'elle avait et avec ça, femme de ménage comme pas une, cuisinière dépareillée; avec rien elle faisait de quoi, et de quoi qui était bon, je vous assure. Elle avait, au poêle, la spécialité des ragouts et des pâtisseries. On pensait encore huit jours après en avoir mangé au ragout de pattes de cochon fait par elle. Quant à ses beignes et à ses croquignoles tournés avec seulement quelques oeufs, de la farine de mon blé et du lait, ils fondaient dans la bouche aussitôt qu'on les avait croqués; je ne vous dis que ça.

Pauvre Ernestine, elle est morte, voilà dix ans déjà, à l'âge de soixante-treize. Elle avait bien peiné durant sa vie : elle s'est fatiguée tout son saoul pour ménager l'argent qu'on gagnait et ramasser sou par sou ce qu'il fallait pour vivre honnêtement. Elle aussi, pauvre vieille, n'a pas eu, plus que j'en aurai, de contentement avant de s'en aller pour le grand voyage. Encore une fois, n'allons pas plus loin pour l'heure.

On fit de belles noces à mon mariage. La cérémonie eut lieu à Saint-Alphonse. Le diner se prit chez nous et la veillée se fit chez Alexis Picoté qui avait voulu ça comme chez des premiers de la paroisse. Au diner, on avait mangé presque tout un porc frais arrangé de toutes les manières et des pâtisseries à nous en écoeurer pour une semaine. J'ai connu des jeunes mariés qui ne pouvaient pas en dire autant. J'avais un jeune ami qui, voilà quelques années, était allé s'ouvrir une terre dans le nord du Lac Saint-Jean, à Péribonca, où la terre est riche sans bon sens. Une fois son campe bâti, mon ami décida de se marier avec une fille de Mistassini qui est à quatre lieues en haut de Péribonca. Après la messe du mariage, mon ami et sa femme partent à pied de Mistassini pour se

rendre tout de suite, par un petit sentier dans la forêt, à leur terre de Péribonca. Lui, portait une hache neuve et un petit sac de pois qu'il avait achetés au magasin du village, et elle, ses hardes. A mi-chemin, ils s'arrêtèrent pour diner, au bord d'un ruisseau, en plein bois. Ils allumèrent un feu et firent cuire dans de l'eau du ruisseau une terrinée de pois qu'ils mangèrent avec de petites palettes de bois. Ce fut leur repas de noces. Aujourd'hui mon ami a une terre qui vaut dix mille piastres au moins. Allez lui demander s'il est content; c'est Zéphirin Dufour de la Grande Péribonca.

Trois ans après mon mariage, ma femme m'avait donné deux garçons et mon père mourut, un soir d'automne qu'il faisait, en effet, triste à mourir. Il me laissait sa terre avec charge de faire vivre ma mère jusqu'à sa mort.



VII

Me voilà chef de famille, cultivant la terre que m'avait laissée mon père et faisant vivre ma mère, mes deux garçons et une fille. Cette dernière nous était arrivée trois ans après mon cadet. Ah ! que j'ai travaillé pendant ces années-là. Dam ! j'avais charge d'âmes et mon ambition était de bien établir mes enfants.

Saint-Alexis-de-la-Grande-Baie avait changé, comme vous pensez. Il n'était plus question de "concerne". Nous habitions une belle et grande paroisse dont les terres étaient à peu près toutes défrichées, de la Baie jusqu'au trécarré. Nous avions une belle église bâtie en pierre et qui se remplissait aux offices du dimanche au point que les syndics songeaient à l'agrandir. Mais le cimetière, hélas ! s'était agrandi avant. Des croix de bois noir formaient maintenant presque une couronne autour de celle qui marquait la tombe de mon père, l'une des premières creusées dans le champ des morts de la paroisse. L'après-midi de la Toussaint, lors de la visite annuelle aux morts, on lisait, à présent, sur les croix, les noms d'Alexis Tremblay, d'Ignace Couturier, de Joseph Lapointe, de Louis Villeneuve, de François Maltais, de Jean Harvey et que d'autres, à part les premiers arrivés.

Grâce à mon travail et aussi à celui de ma femme, la pauvre vieille qui s'est fait mourir, dix ans plus vite, au moins, à force de faire des choses qui n'étaient pas de sa capacité, ma terre était une des plus avancées de la paroisse. Nos garçons avaient grandi et ils commençaient à nous aider. Souvent, le soir, quand ils étaient couchés, brisés de fatigue, ma vieille et moi, nous causions, sur le perron de la porte, ayant en face de nous la Baie qui brillait sous la lune et les étoiles, et l'hiver, dans la cuisine, près du poêle à trois ponts dont le foyer pétillait, ayant près de nous, sur la table la lampe dont les grosses mouches à viande, noires et vertes, éveillées par la lumière, frappaient à grands coups d'ailes, le globe. Nous parlions de l'avenir de nos enfants et de ce que serait notre terre.

Cela commençait à nous inquiéter. Mon plus vieux n'avait pas pour la terre l'amour que j'éprouvais à son âge; et nous nous disions : ça viendra quand il aura quitté l'école; et nous voulions le faire instruire aussi longtemps que possible, avec son frère, Arthur quand il se sera mis tout de bon au travail. Je songeais alors à acheter une terre neuve aux chutes où demeuraient les parents de ma femme, afin d'y établir mon aîné. Mais j'attendais, je voulais être sûr que notre garçon aimerait ce que nous aimions plus que tout au monde et serait un vrai fils d'habitant. Quant à l'autre de nos fils, il était jeune encore et il y avait temps d'y penser.

Arthur, ah ! le sort fut vite réglé à celui-là. Quand j'y pense, je ne peux pas m'empêcher d'avoir là, dans la gorge, quelque chose qui me serre et qui me tire la salive. Ah ! quel souvenir !

Arthur allait chercher les vaches au tré carré, tous les soirs après l'école. Un soir de septembre, il partit comme de coutume pour le haut de la terre. A l'heure de la traite, les vaches arrivèrent seules. Ma femme remarqua l'absence d'Arthur, et moi aussi,

mais nous n'étions pas inquiets vu que le cadet s'attardait quelquefois à pêcher dans la Kivière-à-Mars qui coulait non loin du trécarré de ma terre. Et justement, j'avais observé qu'avant de partir, cet après-midi-là, mon Arthur avait pris sa perche de ligne et était descendu dans la cave se quérir un petit morceau de lard pour appâter ses heins. Nous fîmes la traite des vaches, ma femme, mon plus vieux, Joseph, et moi, puis nous soupâmes vite afin d'aller à la prière qui se disait tous les soirs à l'église. À sept heures et demi, quand nous partîmes pour le salut, Arthur n'était pas encore arrivé. C'était la première fois qu'il retardait ainsi. Ernestine était inquiète. C'est Arthur qui avait coutume de servir le salut et je dis à ma vieille : "On le verra dans le choeur tantôt; il va venir tout droit à l'église".

Ma mère, qui restait avec nous et qui avait quatre-vingt ans, était restée avec notre petite Jeanne à la maison pour la garder.

Le chapelet dit et la prière aussi, le salut commença. Mais ce fut un jeune Gauthier que nous vîmes arriver à l'autel comme servant de Monsieur le curé. Mon garçon n'était pas revenu. L'inquiétude me prit à mon tour pendant que ma femme, à côté de moi, dans notre banc, se mit à pleurer en silence. Vous pensez si le salut terminé on se pressa de sortir de l'église. Il y avait un rassemblement sur la place; on parlait bas et on fit silence quand on nous vit se diriger vers chez nous. L'inquiétude me mordait le coeur. Nous pensions trouver Arthur à la maison, couché et malade. La mère dormait sur son fauteuil devant le poêle et Jeanne aussi sur ses genoux. Pas d'Arthur ! Ernestine maintenant pleurait à tue-tête et moi, j'avais toutes les peines du monde à me retenir. Ma mère, réveillée et mise au courant, se mit à brailler aussi et la petite fit de même.

Tout d'un coup, Joseph qui regardait par la fenêtre de devant dit : "Papa, v'là le curé qui vient".

Et nous avons compris tout de suite. Un malheur était arrivé. Le curé, une fois entré, n'eut pas la peine de nous l'annoncer. Arthur s'était noyé dans la rivière. Le prêtre nous apprit que l'on avait trouvé, pendant la prière, son pauvre petit cadavre que le courant avait entraîné jusqu'à la Baie. Il tenait encore serrée dans une main sa perche de ligne et il y avait une truite prise au bout de son fil, morte aussi. On supposa que le pauvre petit se tenant debout sur une pierre limonneuse a glissé dans l'eau quand il a senti mordre à son hein et qu'il s'est assommé sur une pierre en tombant vu qu'il portait une blessure à la tête. Et le courant, très rapide au trécaré de ma terre, l'a entraîné.

Peine perdue de chercher à vous décrire le désespoir qui emplit la maison quand deux hommes, quelques minutes après la visite de Monsieur le Curé, apportèrent sur un brancard le corps de notre pauvre enfant. Jamais j'ai senti coup plus terrible au coeur. Et sa mère, et sa grand'mère! Les deux femmes faisaient pitié. J'aurais voulu les consoler, mais je ne pouvais pas dire un mot; j'avais comme qui dirait un bouchon dans la gorge et le coeur pris comme dans des tenailles.

Arthur était celui de mes deux garçons que j'aimais le plus parce qu'il était de mon caractère, parce que, tout jeune, il me semblait aimer la terre autant que je l'aimais, moi, à son âge. Et le fait est que j'avais toutes les misères du monde à le tenir à l'école parce qu'il voulait à tout prix travailler aux champs avec moi. A l'école, il apprenait vite quand même; il avait du talent; il savait déjà lire dans le manuscrit, écrire et ses quatre règles simples, et je pensais le retirer de ses études dans un an pour m'aider. Il avait un caractère doux, était pieux et obéissant. Il était le contraire de mon plus vieux qui n'aimait rien de ce qu'on aimait, la terre encore moins, qui était entêté et qui se faisait toujours prié pour aller à l'église.

Vrai, je l'avoue, si c'eût été Joseph dont on m'eut apporté le corps tout mouillé encore, ce triste soir de septembre, il me semble que j'aurais eu moins de peine que pour celui de mon pauvre petit Arthur, mort en voulant nous apporter, comme il le faisait souvent, pour notre souper, des petites truites de la Rivière-à-Mars. Il savait que cela nous faisait tant plaisir

Mon Dieu ! ce qu'on est, hein ! Pas grand'chose, vrai ! je vous l'assure, entre les mains du grand Maître d'en Haut ! On fait des projets pour l'avenir et, crac ! un pied qui glisse sur une pierre gluante au bord de l'eau et tout s'en va dans le courant qui entraîne un petit corps sans défense. Et on reste là, sans pensée, sans ambition pour vivre encore, nos projets raides morts, comme la truite au bout de la ligne de mon pauvre petit quand on l'a trouvé sur les cailloux ronds de l'embouchure de la Rivière-à-Mars.

Ernestine mit du temps, vous pensez, à se remettre de cette épreuve. Moi, je m'en ressens encore. J'ai eu toujours depuis et j'aurai sans cesse dans ma vue le corps de mon petit garçon pâle et tout gonflé et que l'on veilla pendant deux jours et deux nuits dans la salle de notre maison tapissée de draps blancs, les murs, le plafond et le plancher. On l'avait mis sur deux larges madriers d'épinette recouverts aussi de draps et qui reposaient aux deux bouts sur des montants d'établi qu'on était allé emprunter chez le menuisier. On l'avait revêtu de son habillement de première communion et on lui avait mis un gros crucifix dans ses mains jointes sur sa poitrine. Sa figure était sérieuse et quand on le regardait, il paraissait nous fixer aussi. Ah ! je le vois encore ! J'ai eu bien des peines depuis cet événement ; j'en ai jamais eu comme celle-là. Si, au moins, dans la suite, mon plus vieux m'avait consolé. Mais non ; vous allez voir plus tard.

Les enfants, vous savez, ils nous donnent de la misère quand ils sont jeunes; ils nous en font encore plus quand ils sont vieux. Quand ils sont devenus à l'âge où ils peuvent se conduire tout seuls, on voudrait qu'ils reviennent à celui où ils nous faisaient passer des nuits blanches, après des journées de dur travail, quand ils pleurent des heures de temps parce qu'ils font leurs dents ou qu'ils ont des coliques. Il faut se lever alors et les bercer ou les promener dans nos bras jusqu'au petit jour. Mais quand ils sont vieux, oh ! c'est une autre affaire ! Les coliques et le perçage des dents, on voudrait bien les voir revenir. Toutes les nuits sont blanches et tous les jours sont noirs, alors ! Quand ils ne s'en vont pas se noyer à l'âge où l'on espère tant d'eux autres, ils nous plantent là au moment où l'on en a besoin pour continuer notre effort et garder la terre que nous ont laissée les vieux. Et souvent, il nous faut dételer, nous autres, les pères, comme j'ai fait, à cette époque-là, de mon vieux Blond auquel, un jour, j'ai dû enlever du dos, une dernière fois, son harnais de travail pour le laisser mourir de sa belle mort de vieillesse.

Ma mère, qui était âgée, comme je vous l'ai dit, de quatre-vingts ans, quand se noyit mon plus jeune, ne put survivre longtemps à la perte de son petit-fils qu'elle aimait comme moi. L'hiver qui suivit, le bedeau de la paroisse dût creuser dans la terre gelée dure, pour mon compte, une autre fosse à côté de celle du petit. Et, après ce second enterrement, je me trouvais seul, à la maison avec ma femme, bien vieillie et bien affaiblie, Joseph et Jeanne qui allait sur ses dix ans.



VIII

Plusieurs hivers se passèrent pendant lesquels avec mon seul garçon à présent je continuais de couper du bois, non pas sur ma terre où il n'y en avait presque plus, mais au Lac Gravel où l'on avait, des gens de Saint-Alexis et moi, "jobber" des chantiers pour le compte de Price, toujours. Mais je dois vous dire que Joseph n'était pas plus ardent à la hâche qu'il était ambitieux, l'été, à la charrue, à la faucille, ou à la faulx. J'ai été longtemps à me demander à quoi rêvait cet enfant-là. Quand il travaillait on aurait dit que ça n'était pas de ses affaires.

Lorsque, le printemps ou l'automne, au temps des labours, nous nous reposions, le soir venu, je disais pour l'encourager : "Bon, on a fait trois grand'-planches aujourd'hui; dans deux jours on aura fini le chaume". Je riais et je me montrais tout content.

Lui, se tenait assis, penché, les coudes sur ses genoux et fumant sa pipe. Il levait la tête et répondait : "Dans deux jours, dans huit jours oui, et ça sera à recommencer dans six mois".

L'hiver, aux chantiers du Lac Gravel, nous habitons tous deux avec un nommé Demeules un petit campe de bois rond couvert de branches d'épinette et de sapin. Après le souper, pendant que nous fumions alentour du petit poêle de tôle noire qui réchauffait

la cabane, je disais à Demeules : "Cinquante bons billots d'épinette rouge encore aujourd'hui; c'est de l'argent ça, pour le printemps !"

Et mon Joseph, comme là-bas, à la maison, toujours penché les coudes sur les genoux répondait pour Demeules qui n'était pas bien parlant : "Oui, et si on s'est éreinté pour le reste de nos jours" ou d'autres choses d'aussi décourageant.

Mon Dieu ! que cette vie-là, pendant l'hiver, était triste pour moi, au Lac Gravel, sans jamais un bon mot de mon garçon, sans jamais un bon signe de contentement. Nous passions là cinq longs mois dans la neige, au fin fond du bois. Je savais Ernestine et Jeanne à la maison de Saint-Alexis, seules pour voir au ménage et au train des animaux à l'étable, pour scier le bois, pour voir à l'eau, et ça me rendait inquiet sans bon sens. Aussi, malgré toutes les difficultés qu'il y avait pour cela, je me faisais un devoir de descendre en raquettes toutes les cinq ou six semaines pour aller passer un dimanche à Saint-Alexis et voir à nos affaires.

C'est un de ces dimanches-là que je m'aperçus que notre Jeanne était en amour. Un gas de Chicoutimi venait la voir régulièrement, me dit sa mère, et arrivait tous les samedis avec le postillon. C'était un garçon déluré, l'air assez "rough" et qui travaillait comme claireur de grand'scie aux moulins Price. De dire que ces amours-là me plaisaient, je mentirais, J'aimais pas ces gas de moulins ou de chantiers; ils sont sacreurs, aiment la bouteille et détestent ordinairement les travaux de la terre. Je veux croire qu'il y a des exceptions et on m'avait assuré que Camille Gingras, le cavalier de ma fille, en était une. De fait, je m'apercevais pas qu'il sacrait et Ernestine m'assura qu'il arrivait jamais en boisson. Quant à aimer la terre, je crois dur qu'il aimait mille fois mieux passer sa journée à clairer la grand'scie de chez Price que de mener Blond seulement la longueur d'un

arpent. Je me plaisais à m'imaginer que ce garçon-là finirait pas se tanner de venir comme ça voir Jeanne et gaspiller ainsi son argent à payer le postillon. Mais au printemps, quand nous revîmes du bois, il fallut me dire que je m'étais trompé. Ce gas venait chez nous comme de plus belle, au moins à tous les deux voyages du postillon à qui il donnait, chaque fois, une piastre. Quelques jours après mon arrivée du Lac Gravel, un samedi, il arriva, comme de coutume, à Saint-Alexis. Il était plus faraud que d'habitude et je remarquai qu'il était même habillé tout flambant neuf : habillement, bottines, chapeau, cravate, une belle cravate rouge, des souliers reluisants comme un soc de charrue, un beau chapeau rond avec des rebords en soie et une fente au milieu. Tout de suite en arrivant, il vînt me faire sa grand'demande. Allez donc refuser ces choses-là, même quand ça nous plaît pas ! Les parents proposent, vous savez, et les enfants disposent. Je vous le répète, ça me plaisait pas du tout de donner ma fille à ce gas-là qui me plaisait encore moins quand je me suis aperçu qu'il allait comme un gant à mon Joseph qui l'avait connu pendant le printemps dans plusieurs veillées.

Mais il aimait Jeanne, et Jeanne, comme je l'avais constaté, l'aimait. Que voulez-vous faire ? Bien à contre-cœur, je fus obligé de donner mon consentement, et le mariage eut lieu, comme le mien, entre les foins et les récoltes. Pendant le diner de nocés qui se fit chez nous, je fus loin d'être en train, je vous assure. Je regardais ce mariage-là comme une autre épreuve de ma vie. Jeanne, à coup sûr, était perdue pour nous et pour la terre et il me restait à présent pour assurer l'avenir de cette dernière que mon plus vieux et vous savez quelles inquiétudes celui-la me donnait depuis longtemps.

Jeanne partit après des nocés très tristes, au moins pour moi. Je ne m'étais pas trompé; notre fille était bien perdue pour nous. Elle vînt nous voir, une fois,

la première année de son mariage, et j'ai vu tout de suite qu'elle était belle et bien prise par cette vie des "concernes" de chantiers et de moulins où l'on prend horreur des travaux de la terre et où l'on se plaît seulement à des faribolles de veillées dont tout le plaisir est de jouer au "cache-ma-bague", à "Madame demande sa toilette" ou à danser des folies qui viennent des Etats. Toute leur vie est là à part le fait de retirer le salaire à la fin de la semaine. Les hommes travaillent comme des damnés pendant toute la journée au milieu d'un train d'enfer et les femmes, elles, peinent à leur préparer des repas dont ils sont jamais contents; le soir, en avant l'accordéon et les chants nègres des Etats.

Mon Joseph se mit bientôt, lui aussi, à prendre le postillon, mais en sens contraire de son beau-frère Camille. Sous prétexte d'aller voir Jeanne il se rendait à toutes les veillées qui se faisaient à Chicoutimi. Le lendemain de ces voyages, naturellement, il était fatigué et se reposait. Je travaillais seul; non pas seul, mais avec ma pauvre femme plus courageuse que jamais. Au printemps, quand le garçon était absent, c'est elle qui touchait les boeufs au labour; elle hersait même et, aux foins, elle fanait de grandes prairies. Elle coupait à la petite faucille pendant la récolte et il n'y avait personne comme elle pour faire des liens solides pour les "biseaux" d'avoine ou de blé qu'elle mettait elle-même en quintaux. Elle m'aidait même, l'automne, à réparer les clôtures et je suis certain que si j'avais eu encore de la terre neuve à faire elle ne se serait pas contentée de ramasser des petits bois. Pauvre vieille, quel courage !

Et mon gas, pendant ce temps-là, s'amusait. Quelle pitié, hein ! Voilà qu'un soir, il se découvrit une blonde à Chicoutimi. Il y allait si souvent que ça devait en venir là. Ce fut sa perte, le pauvre enfant, et ce fut la mienne aussi.

La blonde de Joseph était une jeune fille évaporée sans bon sens qui avait été élevée aux Etats et qui, à la mort de son père dans une ville du Maine, était venue demeurer avec un de ses frères, contre-maître aux moulins Price à Chicoutimi. Elle ne rêvait que de se marier ici et de retourner aux Etats avec son mari. Joseph s'en amouracha jusqu'à en perdre le boire et le manger. Il en était, comme on dit, possédé. Encore moins que le mari de Jeanne, cette fille-là était de mon goût. Si Joseph avait été d'un caractère sérieux encore ! Mais il était loin de l'être, je vous assure, et il ne manquait plus que cette dévergondée pour lui faire perdre la tête. Oui, s'il avait été sérieux et qu'il eût aimé la terre, j'aurais laissé faire sans trop me tourner les sangs. Il eut dans ce cas forcé sa femme à rester chez nous, tandis qu'avec les idées qu'il avait derrière sa tête, c'était, vous pensez bien, le contraire, qui était à craindre.

Un jour, la blonde de Joseph vint se promener à Saint-Alexis. Joseph l'amena chez nous pour nous la présenter. Je dois vous dire qu'elle était pas déplaisante à voir; elle avait une belle façon et une figure passablement d'adon. Ernestine et moi, nous lui fîmes une belle réception afin qu'elle pût trouver la maison de son goût. Dans ce temps-là, ma propriété était l'une des plus avenantes de la paroisse. La maison était propre, blanchie à la chaux, avec des encadrements de portes et de châssis peints en vert et bien découpés. Tous les ans, je goudronnais le toit qui était fait de bons bardeaux de cèdre. En avant, il y avait un parterre plein de fleurs de toutes sortes et des arbres tout alentour avec un grand potager en arrière. Les dépendances étaient aussi bien entretenues. On aurait dit de loin que la grange et l'étable étaient des maisons pour le monde. Tout était propre partout, aux alentours.

On monta jusqu'au trécaré pour faire voir toute la terre à la blonde de Joseph dont je surveillais,

vous pensez bien, avec une grande attention, l'expression. J'ai constaté avec chagrin qu'elle paraissait très peu s'intéresser à ces choses-là. Pendant les détails que je donnais, elle s'amusait à caqueter avec Joseph et, dans la maison, ce qui l'intéressa le plus, savez-vous quoi ? Ce furent les dimensions de la cuisine qui aurait fait, fit-elle remarquer à mon garçon, une si belle salle de danse pour une veillée. Vous voyez quelle sorte de fille c'était.

Cette visite me fit voir que Joseph était complètement pris par cette fille des Etats. Tout ce qu'elle disait et faisait, pour lui, était beau et fin. Il alla la reconduire à Chicoutimi et, cette fois, il passa quatre jours là-bas. Nous étions en plein labour d'automne et, comme il faisait beau, il fallût qu'Ernestine laissât là tout son ménage à la maison et vînt "toucher" le boeuf et Blond.

Pourtant, comme ma terre était belle à cette saison de l'automne ! Le bois, alentour, commençait à devenir clair et, le soir, on voyait le soleil se coucher à travers les taillis et les broussailles du trécarré. Le matin, une petite brume légère comme une fumée d'écorce courait les champs, et s'enroulait comme de la filasse autour des arbres. Partout, cela sentait le frais, la bonne herbe humide et la terre grasse. Toute la journée, les animaux, qui paraissaient jouer de leur reste avant l'hivernement, nous donnaient des vrais concerts au passage. Les coqs chantaient comme des perdus, les poules avaient comme le diable au corps. De la maison, tellement l'air était écho et calme, l'on entendait les taurailles beugler du haut de la terre. Des merles sifflaient constamment sur les clôtures; et parmi tout ça, des voliers de grosses corneilles noires qui se jetaient sur les chaumes, mêlaient leurs cris d'enfants malades de coliques aux piailllements des volailles.

Malgré tout, j'avais le coeur malade. Je pensais continuellement à mon plus vieux et aussi à mon plus jeune. La pensée de ce dernier, pauvre enfant, me donnait de la tristesse jusqu'à pleurer, et en songeant à l'autre j'avais dans le coeur quasiment de la honte.



IX

Ernestine travaillait sans bon sens; et c'était bien malgré moi, allez ! Songez donc, elle était tout fin seul pour tout le train de la maison : le ménage à faire, les repas à préparer, le linge à laver, les vaches à tirer, matin et soir, les taurailles, les porcs et les volailles à soigner, le pain à cuire et le beurre à tourner. Et avec tout ça, elle trouvait encore le temps de travailler au métier à tisser, de filer, de carder, et elle aurait voulu que j'eusse semé du lin pour faire de la toile. Elle avait de plus son jardinage qu'elle soignait comme les yeux de sa tête, ses légumes qui étaient toujours les plus beaux de la paroisse et ses fleurs dont tous les samedis soirs elle faisait un gros bouquet que le bedeau venait chercher pour l'église. Elle s'éreintait, vrai, et le soir, tard, après la veillée passée à racommoder le linge de corps ou à filer, elle se couchait presque morte de fatigue. Souvent elle tombait endormie pendant sa prière et je devais la réveiller. À la première chantée des coqs, elle était debout. Souvent même, après avoir trait ses vaches, soigné ses volailles, fait le déjeuner, elle s'habillait à la hâte et allait à la basse messe à un quart de mille; elle revenait pour le déjeuner. De plus, je vous l'ai dit, quand Joseph était absent, et c'était bien souvent, elle m'aidait aux travaux des champs.

Ah ! que j'aurais donc voulu donner une bru à Ernestine.

Je n'ai pu me retenir de lui dire un jour : "Écoute, sa mère, à ce train-là, tu vas te faire mourir. Il faut qu'on ait une fille engagère".

Mais Ernestine ne voulait pas entendre parler d'une étrangère dans la maison. Elle aimait mieux se morfondre. Une bru, elle aurait été bien contente d'en recevoir une; c'est de la famille. Mais pas de ces engagères qui brisent tout dans la maison, qui cassent la vaisselle, qui écornifflent tout ce qui se dit et s'en vont ensuite colporter chez les voisins ce qu'elles ont vu et entendu. Non, pas de ça ! Pourtant, ma pauvre vieille ne pouvait faire longtemps au train qu'elle allait.

J'ai eu une idée, un bon soir.

Ernestine et moi, nous étions assis sur la galerie. C'est là que l'été, chaque soir, avant de nous coucher, nous tirions nos plans pour le lendemain et aussi pour les autres jours; dans la journée, travaille ici, travaille là, on n'avait pas le temps de se dire deux mots de suite. Chacun allait de son côté, et hurrah donc ! Berdasse

Joseph était parti, aussitôt après le souper, monté sur quatre épingles, étrennant des bottines et une cravate neuves, pour aller à une veillée de jeunesses à Saint-Alphonse. L'air était calme comme dans une cave tout alentour du village. La Baie reluisait à la lune qui se montrait au-dessus du Cap-aux-Bouleaux. Un silence de plomb, partout. A certains moments, on entendait seulement un criquet qui, dans le parterre, près d'une touffe de "vieux garçon", faisait aller ses pattes comme une bombarde; ça faisait un bruit qui marchait bien avec celui des broches d'Ernestine qui tricotait une paire de bas. Mais, plus loin, du côté de l'eau, il y avait les grenouilles, les crapauds et les wawarons qui se mirent à faire un concert de possédés. On aurait dit qu'ils étaient

des millions; eh ! ben, ils étaient peut-être bien quatre ou cinq seulement. C'est comme ça, ces bêtes-là. Un soir que j'avais labouré tard dans une pièce du trécaré, où il y a une mare, j'avais été quasiment abasourdi par les grenouilles et les crapauds qui criaient dans ce marécage. Je me dis : il y en a là, vrai, assez pour empester toute ma terre. Pour m'amuser, après ma dernière raie, je m'en vas au bord de la mare; j'écoute, je cherche à la lueur de la lune qui se levait et j'ai pu compter seulement quatre pauvres petites grenouilles et une couple de crapauds qui se tenaient au bord de l'eau, les pattes tout à leur aise écartillées sur des mottes de terre glaise. Vous voyez! Souvent, faut pas s'en tenir à ce qui paraît. . . .

Je fumais ma pipe et les broches à tricoter de ma vieille allaient toujours le train du criquet; et nous ne parlions toujours pas. On pensait. Quant à moi je jonglais une chose depuis près d'une heure et j'osais pas le dire à Ernestine. Mais je finis par me décider :

"Nestine, sais-tu ce que j'ai pensé ? T'en diras ce que tu voudras".

—Quoi's c'que c'est demanda la mère.

—J'ai pensé à faire revenir chez nous Jeanne avec son mari. Quoi's c'que t'en penses, dis ?

—Hein ? . . . Viens-tu fou ? demanda Ernestine en lâchant son tricotage sur ses genoux.

J'ai dû donner des explications.

"Tu sais, c'est pour toi et c'est pour moi aussi. On commence à devenir vieux, on faiblit et il faut qu'on travaille, asteur, plus que des jeunesses de vingt ans. Ca durera ce que ça durera; mais pas longtemps; c'est mon avis. Notre pauvre petit Arthur est mort et c'est lui pourtant qui nous aurait sauvé et qui aurait pu prendre la terre. Sur nos vieux jours, on se serait donné à lui. Joseph, tu le sais comme moi, faut plus y compter. C'est un enfant perdu; plus de fiata à faire sur lui. Jeanne était une bonne

filles qui aiment la vie d'habitant et qui étaient solides. C'est vrai qu'elle s'est amourachée d'un gas qui était pas de notre condition et qui ferait malaisément un habitant. Mais, des fois ! On sait jamais. Si on leur offrait de venir prendre la terre avec nous autres ! La terre leur reviendrait, hein ? Qu'est-ce que tu dis de ça, sa mère ?"

Ernestine ne répondit pas d'abord, et elle finit par dire :

"Ca a du bon sens, sais-tu, ce que tu viens de dire. Jeanne continuerait de m'aider et je la mettrais surtout au jardinage, elle aimait tant ça, et Camille, malgré qu'il soit un gas de moulin, viendrait peut-être à s'adonner au travail de la terre. . . . Mais, mon Dieu ! tu sais que ces travaux-là, ça fait peur à ces jeunes. J'ai dans mon idée, mon vieux, que ton projet réussira pas. Mais, tu sais, tu peux l'essayer quand même si tu veux".

Nous avons discuté mon idée longtemps et le criquet avait fini de battre ses pattes en-dessous de sa touffe de "vieux garçon" quand on s'en est allé se coucher. On était joyeux tous les deux à ce moment-là et il nous sembla, en entrant dans la maison, que tout avait pris un autre air. On voyait déjà notre fille occupée au train du lendemain et son mari pensant à apprendre ce qu'il fallait faire pour la terre; on s'imaginait qu'il s'était déjà fait vite à sa besogne nouvelle qu'il aimait. Et quand on s'est endormi enfin, on n'aurait pas été fâché le moins du monde d'être réveillé par les cris des marmoussailles qui ont des coliques, qui font leurs dents ou qui ont faim.

Je veux croire aujourd'hui que c'est un rêve qu'on a fait cette nuit-là. On essaya de faire, en mettant mon idée en pratique, que c'en était pas un, de rêve; mais ce fut peine perdue. Jeanne vint se promener chez nous quelques jours après et on lui a confié notre projet. Elle a répondu tout simple-

ment qu'elle en parlerait à son mari. Elle partit le lendemain. L'idée a fait plaisir à Camille, faut croire, puisqu'ils arrivaient une semaine après et s'installèrent à la maison.

Jeanne, faut dire, ne fut pas trop dépaysée; elle savait encore toutes sortes de choses : faire le ménage, tirer les vaches, soigner les volailles. Encore un peu, elle se serait remise en train malgré qu'elle fut bien désaccoutumée depuis seulement moins de deux ans qu'elle était partie de la maison.

Mais c'était Camille qu'en faisait de belles ! Une vraie catastrophe. Il savait rien de rien et il était d'une paresse d'ours en hiver. Jamais j'ai rien vu d'aussi gauche. Il ne pouvait pas distinguer une herse d'avec une charrue, et, naturellement, dans les champs, le blé, l'avoine, l'orge, le sarrazin; c'était absolument la même chose. Mais ça s'apprend, et s'il n'y avait eu que ça ! Il se montra paresseux que c'en était un plaisir de le voir. Il allait aux champs, en plein été, et il en revenait aux heures où il se rendait au moulin de Chicoutimi et d'où il en revenait; et vous comprenez que ça ne pouvait pas faire, parce que nous autres, les cultivateurs, on n'a pas d'heures fixes pour le travail ou pour le repos. Si j'avais eu encore de la terre neuve à faire, je suis certain que Camille aurait pas été capable de se plier pour ramasser du petit bois. Quand il menait les chevaux, il savait même pas de quel côté hue et de quel côté dia. Les coqs et les poules, c'était la même chose pour lui; il savait rien de rien. Et de ce qu'il y avait de pire, c'est qu'il voulait rien apprendre.

Dans ces conditions, vous comprenez, autant donner tout de suite ma terre à ferme que de la laisser entre de pareilles mains; c'eût été la manger dans au moins deux ans.

J'ai donc dû avertir Jeanne que je pouvais pas faire d'affaires avec son mari. Je craignais que ma fille fut chagrine. Allez-y voir ! Rien ! Au fond,

je crois qu'elle aimait autant retourner à Chicoutimi où elle s'était déjà faite. Quant à Camille, ah ! là, je vous garantis qu'il se fit pas prier pour retourner à sa grand'scie. Ce que c'est que les vocations ! J'y comprenais rien. Aimer mieux passer toute sa vie à clairer une scie ronde que de travailler une belle terre toute faite, reluisante au soleil et qui serait à soi dans quelques années ! Ça me surpassait et encore plus ma vieille qui ne cessait plus de traiter Camille et sa femme de fous à lier.

Et nous revoilà seuls, Ernestine, Joseph et moi. Autant, d'ailleurs, mettre Joseph de côté, tout de suite. Pour nous autres, vrai ! le pauvre enfant ne comptait plus. Il était pris, à présent, par toutes sortes de folies. Une veillée n'attendait pas l'autre. Tantôt, c'était à Chicoutimi, tantôt à Saint-Alphonse, et des fois à Saint-Alexis. Je disais souvent à Ernestine : "Laisse-le faire, il est jeune et il faut qu'il jette sa gourme; ça peut revenir, des fois, on sait jamais". C'était ma dernière espérance que ça reviendrait, surtout si ses amours avec cette fille de Chicoutimi venaient à cesser.



X

Dans ce temps-là, des steamboats de la Compagnie Richelieu et Ontario, de Montréal, avaient commencé un service de navigation entre Montréal, Québec et le Saguenay. Un de ces bateaux venait deux fois par semaine à Chicoutimi et passait, quand la marée adonnait, par la Baie des Ha ! Ha ! Il s'arrêtait à Saint-Alphonse où on avait commencé la construction d'un quai. C'était la fin de l'isolement où nous étions depuis la fondation de Saint-Alexis. Vous pensez si tout le monde fut content de ce service. Les steamboats arrêtaient, en passant dans le Saint-Laurent, aux quais de la Malbaie et de la Baie Saint-Paul. Dans moins de deux jours nous pouvions aller dans les paroisses de Charlevoix et à Québec dans un peu plus d'une fois vingt-quatre heures. Et on pouvait voyager ainsi dans de vraies maisons où il y avait toutes les commodités imaginables. Ah ! on était loin de notre première goëlette !

Aussi, Saint-Alexis et Saint-Alphonse s'étaient mis à prospérer que c'en était une vraie bénédiction. Nos terres prenaient de la valeur à vue d'oeil pour la bonne raison que l'automne nous pouvions envoyer plus facilement les produits de nos récoltes sur les marchés de Québec. Quel chemin dans cinquante-cinq ans ! Nous autres, de la première goëlette, on pouvait pas croire qu'à la place du gros village de

Saint-Alexis et de cette belle paroisse de Saint-Alphonse qui s'étendait de l'autre côté de la Rivière-à-Mars on ne voyait autrefois que du bois avec des petites clairières de trois ou quatre arpents carrés qui étaient le commencement de nos terres. La terre était bonne et riche tout alentour de la Baie et nos lots quasiment tout défrichés et qui n'étaient pas appauvris par de trop longues cultures, produisaient sans bon sens. On envoyait, chaque automne, à Québec, des quantités de grains, de foin, de patates, des volailles et du bétail. On s'était mis à l'industrie laitière et on vendait aussi beaucoup de fromage et de beurre. On comptait déjà quatre fromageries et une beurrerie dans la Baie. Le fromage se vendait quatre à cinq sous la livre, et le beurre dix à douze. Et c'était du bel argent comptant qu'on recevait, chaque mois, pour ces produits.

L'hiver, on continuait de faire du bois que l'on pouvait toujours vendre facilement aux Price; et c'était encore, au printemps, de l'argent. Et malgré tout ça, le croirez-vous, on souffrait encore de la maladie maudite des Etats-Unis. Des familles entières même partaient, à chaque saison, de Saint-Alexis et de Saint-Alphonse, pour s'en aller travailler dans les factoreries du Maine ou du Vermont. J'ai jamais compris cette maladie-là, moi, surtout quand les steamboats de la Richelieu nous rendaient la vie si plaisante.

Mais, n'importe, ce qui faisait le bien-aise des habitants de la Baie en général, devait achever mon malheur.

On pense si l'arrivée des bateaux qui communiquaient avec les grandes villes avait émoussé mon Joseph. Il en guettait tout le temps l'arrivée et aussitôt que de chez nous il en voyait un apparaître au Bras du Saguenay, qui était l'entrée de la Baie, vite, que ce fut au fort des foins ou en plein dans les récoltes, il lâchait tout là, pour se rendre au quai de Saint-

Alphonse. C'était toujours une grande journée perdue.

Un beau jour, il m'annonça qu'il voulait aller à Québec par le bateau. On ne faisait pas, vous savez, de ces voyages-là pour des prunes ou avec des prières. Je ne pouvais le priver de cette distraction. Il était si en l'air et avait si peu d'élan dans le travail que si je l'avais contrarié le moins, il aurait été capable de partir tout de suite, de me lâcher là pour s'en aller n'importe où. Naturellement, il lui fallait de l'argent. Je lui remis presque toute ma dernière paie de fromage. C'était un gros sacrifice : j'avais tant besoin de mes sous pour mon roulant.

Il fut huit jours dans son voyage qu'il avait fait tomber, heureusement, entre les foins et les récoltes. Quand il fut de retour, ce fut bien autre chose. Ce qu'il s'en organisa, des veillées à Saint-Alphonse, pour permettre à mon Joseph de raconter aux jeunes ce qu'il avait vu à Québec. D'ailleurs, il ne parlait plus que de ça. Il s'était amusé sans bon sens et il était même allé au théâtre. Il ne cessait plus de dire comme il était facile de se faire une belle vie là-bas, une vie, disait-il, plus d'adon avec ses goûts. Il disait ça, des fois, exprès devant moi et devant sa mère. Je ne répondais rien, mais le coeur me faisait mal. J'avais une idée rivée dans la tête que dès que Joseph aurait atteint sa majorité et qu'une occasion se présenterait, il allait nous planter là. Et je me voyais seul avec ma pauvre vieille plus fatiguée que jamais. Mais, des fois, j'avais de la peine à croire à une chose pareille. C'était, je le disais, de la bonnasserie de ma part, j'étais un pauvre homme qui ne croyais presque pas au mal. Depuis ma naissance, à dire vrai, je filais d'un pas tranquille mon petit bonhomme de chemin dans la route que le devoir et mon père m'avait enseigné à suivre. J'avais espéré que mes garçons feraient la même chose. C'est comme ça que mon pauvre défunt père avait agi pour

moi. Pourquoi ce qui était bon voilà une quarantaine d'années ne le serait plus alors, que je me demandais.

J'étais simple de croire à ces choses-là. Avec les steamboats, il était venu bien des idées nouvelles et, quand ils arrivèrent dans la Baie, qui était pour moi tout le monde, nos enfants n'étaient plus ce que nous avions été, nous autres, une cinquantaine d'années auparavant, quand nous portions des culottes courtes et qu'on ne fumait pas encore la pipe. Nos garçons et nos filles ne suivaient plus nos traces. D'abord, on s'en est aperçu à peine, occupé qu'on était, jour et nuit, à agrandir et à améliorer nos terres. Et quand un soir, nous autres, les anciens, les vieux, comme on nous appelait quand on n'avait quasiment pas cinquante ans, on se retourna pour voir si nos enfants suivaient, on s'est aperçu avec un gros chagrin sur le coeur que les uns traînaient de l'aile et que d'autres mêmes pendant qu'on marchait, les yeux ouverts seulement sur les moyens de faire rapporter les terres, avaient pris un autre chemin. Allez donc crier alors pour les rappeler ! C'est comme s'ils avaient été perdus de l'autre côté de la Baie et qu'en pleine tempête de nordet on aurait crié, de Saint-Alexis, pour leur dire de prendre telle anse enfin de gagner notre bord.

Tel était mon cas et celui de Joseph, mon plus vieux.

J'ai eu l'idée qu'il était bien perdu pour nous et pour la terre, une après-midi d'après les récoltes que je l'avais envoyé charroyer du fumier sur un passage que je voulais transformer en jardin à patates pour le printemps suivant, parce qu'il y avait là du beau sable jaune ce qui est bon, vous savez, pour les patates. J'avais eu affaire à monter par là dans le courant de la relevée et j'étais bien certain, à cette heure-là, que Joseph avait fait, au moins, trois voyages de fumier qu'il avait étendu. Je l'aperçus de loin

sans qu'il me vit. Il commençait à peine à étendre sur le chaume son premier voyage. L'ouvrage pressait, et je l'ai vu, debout, appuyé sur le manche de sa fourche piquée dans la terre. Il rêvait pendant que le cheval s'en était allé plus loin avec son banneau et qu'il mangeait à pleine gueule du beau blé d'inde qui finissait de mûrir et qu'il massacrait.

Non, mais avait-on jamais vu pareille insouciance ?

J'ai resté là, longtemps quasiment tout abasourdi devant tant de flancherie. A ce moment-là, je me suis dit que je pourrais jamais rien tirer de bon de mon garçon et tout de suite j'ai commencé à me demander comment j'allais m'y prendre pour arriver avec ma terre.

Je ne pouvais plus compter sur mon plus vieux, pas plus que sur mon gendre et sa femme. Et mon pauvre petit Arthur, qui aimait tant la terre, et qui était mort ! Ah ! maudite Rivière-à-Mars qui me l'avait pris !

Cet après-midi là, je n'ai pas été plus loin en haut de ma terre. J'ai descendu à la maison et je me suis mis à jongler assis sur la galerie. Nestine pensait que j'étais malade. Je l'étais sans l'être; je l'ai même jamais été autant, malade ! J'aurais même été content d'être frappé par une bonne fièvre typhoïde qui m'aurait couché dans mon lit pour des semaines sans avoir connaissance de rien. Je disais à ma femme que j'étais pas malade le moins du monde. Mais Nestine voyait bien que j'avais quelque chose. Et elle était assez fine, allez, pour se douter de ce que c'était, à la fin. Ainsi, elle essaya de me remonter comme elle pouvait.

La seule chose, je crois bien, pour me remettre à ce momnet-là, c'était de la voir elle-même, la pauvre femme, se démener.

La veille, elle avait monté son métier dans un coin de la grand'salle et, en même temps, dehors, près

du four, elle avait entrepris de faire son savon; et elle avait tout le reste du ménage à surveiller. Pendant dix minutes, elle travaillait au métier : pan ! pan ! La navette ne faisait qu'un rond à travers la trame de la catalogne. Puis, elle se levait d'un saut comme si elle avait été sur un poêle rouge, et courait dehors brasser avec une grande baguette sa chaudronnée de savon bouillant qui gonflait et se répandait sur le feu. Une autre fois, elle sautait encore de son métier et se précipitait dans le jardin où elle chassait les poules en train de déterrer ses oignons. Et je savais que dans quelques minutes, avant de se reposer enfin, elle avait encore ses vaches à tirer, ses volailles à soigner et à renfermer dans le poulailler, le souper à faire et la vaisselle à laver, du linge, encore étendu sur la clôture du parterre, à rentrer et à repasser; et que d'autres affaires encore ! Quelle femme !

A un moment, j'ai eu honte. Je me suis levé et j'ai voulu l'aider à brasser son savon. Mais elle m'a dit : "Non, t'es fatigué, mon vieux, vas donc te coucher un peu; ça te fera du bien".

C'était pourtant bien à elle d'aller se coucher. Les femmes sont bien plus courageuses que nous autres, les hommes; et ça dans les peines comme dans les maladies. On braille, nous autres, pour un petit bobo de rien et, pendant des mois on voit des femmes souffrir, tout en travaillant, les maladies les plus dures, sans la moindre plainte. Ernestine, sous ce rapport, était une vraie sainte. Je l'ai vue souvent cuire sa fournée de pain avec une migraine terrible, sans un mot. C'était une femme passablement dépareillée et comme il ne s'en fait plus au jour d'aujourd'hui. Elle était digne de nos mères. C'est dommage que ça a coupé si court entre les femmes de mon temps et les créatures d'aujourd'hui qui pensent plus qu'à la toilette, aux veillées et aux promenades. On dirait que l'ouvrage leur fait peur et va les faire mou-

rir du coup. Plus les inventions de toutes sortes viennent rendre leur travail facile à faire et plus elles sont contentes. Dire qu'aujourd'hui, on lave le linge, on fait le beurre, on balaie, on fait tout à l'électricité. On nous apporte tout rôti dans le bec. On se sert de ses doigts seulement pour s'arranger les cheveux. Je vous assure que c'était pas la même chose au temps d'Ernestine !



XI

Il vint un temps où, ma foi, j'eus honte de ma terre malgré tout le travail que nous nous donnions, ma vieille et moi. Je voyais avec une sorte de jalousie mes voisins prospérer. Les deux plus vieux garçons d'Alexis Tremblay agrandissaient à vue d'oeil la terre que leur père, mort presque en même temps que le mien, leur avait laissée. Un autre des fils de Picoté était en train de devenir un des meilleurs cultivateurs du Grand Brûlé qui était une nouvelle paroisse établie au Saguenay et qu'on appelait aussi Notre-Dame de Laterrière. La terre de Louis Villeneuve, presque voisine de la mienne, était maintenant à peu près toute clôturée en fil de fer barbelé et je voyais les Villeneuve ambitionnés sans bon sens à embellir leur propriété. Moi, j'avais encore, partout, des vieilles clôtures de pieux de cèdre et même mon tré carré était encore clos en embarras de souches et d'aulnes. C'était une vraie honte à côté des clôtures de broche de mes voisins. Il en était de même des lots de feu Alexis Simard, de celui des garçons de Joseph Harvey et aussi de la terre de François Maltais dont le plus jeune des garçons, qui en était devenu le propriétaire, s'était construit une belle grange modèle sur les plans du gouvernement et avec, s'il vous plaît, un silo pour le fourrage vert.

A cette époque-là, tous les habitants de Saint-

Alexis, on s'était lancé comme des perdus dans l'industrie laitière, surtout dans la fabrication du fromage. C'était à qui fournirait le plus de lait à la fromagerie qu'un neveu du défunt Ignace Cloutier avait établie à l'entrée du village. Chaque quinzaine, je constatais avec honte que j'étais presque le dernier sur la liste des patrons qui recevaient une moyenne de vingt-cinq piastres quand j'en retirais au plus douze ou quinze. A l'automne, leurs granges débordaient et la mienne sonnait le vide. Ils récoltaient des patates par vingt-cinq à trente minots à la fois et c'est à peine si j'en arrachais pour les besoins de la maison. Il en était de même pour tout.

Vous comprenez, je m'en allais, ni plus ni moins au diable. Et je n'avais qu'à me laisser faire, quoi ! Qu'est-ce que vous voulez que je fis ? J'étais tout fin seul aux gros travaux et mon plus vieux, au lieu de m'aider, me dépensait de l'argent inutilement, sans aucun profit. Aussi, je voyais venir la catastrophe, allez !

A un moment je m'étais laissé tenter par des agents qui étaient venus à la Baie et j'avais acheté, comme les autres, sur billets, des instruments aratoires, entre autres, une faucheuse et un rateau à cheval qui étaient devenus indispensables. Arriva le jour de l'échéance des premiers billets, — ça vient toujours trop vite, ces affaires-là, — pas moyen de donner seulement un sou d'acompte ! Les agents me remettaient à trente jours mais je n'étais pas plus riche au bout du mois. Alors, on a pris une première action contre moi, pour dette. Quelle honte, mon Dieu ! quelle honte ! Je sens bien que j'étais le premier de la paroisse à avoir affaire aux tribunaux.

Je vous le dis, en franche vérité, j'étais au bord de la catastrophe.

Le soir, les voisins, des fois, venaient veiller chez nous et, comme ils connaissaient ma situation, ils me

donnaient des conseils et essayaient de me remonter un peu.

—“Engage-toi un engagé”, disait l'un d'eux.

—Mais avec quoi le payer ? que je répondais ; j'ai pas le sou.

—“Y aurait donc pas moyen de remonter un peu ton garçon ?” demandait un autre. Es-tu bien sûr qu'il est tout-à-fait perdu pour la terre ?

Et je répondais à celui-là :

—Vas donc le voir travailler, toi, et tu verras.

Et, un été, à la veille des foins, François Villeneuve, fils de Louis, me dit : “On va t'aider, tu sais, comme au temps de nos pères”.

Le lendemain, comme il faisait beau et que mon foin était mûr, ils sont venus chez nous, les Tremblay, les Villeneuve, les Maltais, les Harvey, et, dans la journée, ils m'on fauché tout mon foin.

Le matin qu'ils sont venus, Joseph qui était arrivé tard dans la nuit d'une veillée à Laterrière, se reposait, pensez donc ! Quand il s'est levé, un peu avant midi, le lendemain, les voisins travaillaient encore chez nous. Le croirez-vous ? Il eut le front de venir nous voir aux champs et de s'écrier en nous apercevant à l'ouvrage, suant tous comme des possédés :

“Quins ! une courvée ! . . . ça a du bon sens !”

Je mourais de honte. Les voisins me prenaient en pitié, et l'un d'eux, je ne me rappelle plus qui, cria à mon garçon : “T'as pas de coeur, vas-t'en donc te coucher !”

Le soir, à la maison, après le souper, j'ai eu une scène avec Joseph ; il était temps.

Vous me croirez ou vous ne croirez pas, mais jusque là, j'avais été gêné avec lui. Je n'osais jamais rien lui dire ; c'est comme s'il m'en eut imposé avec ses fanfaronnades de jeune coq. De fait qu'il était le coq partout où il allait. Il avait le talent de dominer, de passer par dessus les autres. Dans les veil-

lées, par exemple, on m'a dit que c'est lui qui "callait" toujours les danses carrées. Et s'il faisait une proposition de pique-nique ou d'un autre amusement, elle était acceptée d'avance. Comme j'aurais voulu qu'il eut été le coq sur ma terre !

"Joseph", que je lui dis, "t'es un grand sans-coeur, ni plus ni moins. T'as vu, aujourd'hui, les voisins travailler chez nous, à faire les foins; tu sais à cause de quoi ? C'est par rapport à toi, tout bonnement. Pendant qu'on suait, t'étais couché et tu te reposais de ta veillée et de toutes tes extravagances. Et c'est comme ça, asteur, tous les jours. Une veillée n'attend pas l'autre; et pendant ce temps-là je me morfonds au labour, aux foins, aux récoltes, à la terre neuve qui reste à faire, et aux autres ouvrages de la terre, tout seul avec ta pauvre mère qui se crève à travailler. . . . Non, mais, es-tu assez sans-coeur ? Et voilà que les voisins se mettent à avoir pitié de nous autres ! Il est vrai que sans ça tout irait au diable. Ils savent bien, eux, que t'es un bon à rien. Mais vas-tu avoir honte à la fin des fins ? As-tu l'intention de faire ce train-là toute ta vie ? Je m'éreinte pour te faire vivre et ta mère aussi; as-tu un coeur dans le ventre ou si tu n'en as pas ? Vas-tu me dire à la fin ce que tu veux faire ? Rester avec nous autres ou bien avoir ta part et t'en aller ? Si tu veux partir, vas-t'en, j'aime mieux ça; je saurai à quoi m'en tenir et je ferai plus vite mon sacrifice. Mais dis, enfin, ce que tu veux. Je peux quasiment pas croire que tu vas, comme ça, avoir le coeur, de laisser crever ton père et ta mère pour les beaux yeux, par exemple, d'une dévergondée; il y a un bout à la fin ! Tu m'as fait rougir de honte aujourd'hui et je veux pas que ça se renouvelle, entends-tu ?"

Je lui en ai conté comme ça pendant près d'une demi-heure. Pendant ce temps-là sa mère pleurait dans un coin de la cuisine, et moi, j'avais toutes les

misères du monde à me retenir de brailler comme un veau.

Lui, Joseph, ne bronchait pas. Assis sur le perron de la porte, il regardait fixement du côté du Saguenay, fumant pipe sur pipe, pas plus émotionné que si j'avais rien dit.

A la fin, il se retourna de notre côté et me demanda avec un aplomb, ma foi du Bon Dieu ! qui me fit l'effet d'un couteau de boucherie qu'on m'aurait planté en plein dans le dos :

“Vous avez fini, j'suppose ?”

Et comme abasourdi par cette question polissonne, je ne répondais pas, il continua :

“C'est un beau sermon que vous venez de faire là, p'pa. J'en ai jamais entendu de pareil à l'église. Heureusement qu'il y a pas de quoi à en dire tant. On dirait, à vous entendre, que je suis le plus grand vaurien de la terre. Pourtant, je suis pas pire que bien d'autres. Parlons franchement. Tout ce que j'ai, c'est que j'aime pas la terre et vous aurez beau dire, je l'aimerai jamais, jamais, entendez-vous ? Je trouve, moi, que ça vaut pas la peine de travailler pour avoir si peu. Quoi's qu'on fait ici ? On bûche à partir du petit soleil jusqu'à la noirceur. On arrive à la maison plus fatigué que des boeufs; on mange à la course pendant que la tête nous tombe de fatigue sur les épaules ou dans notre assiette; et on se couche aussitôt après le souper pour se lever au coq et recommencer la même chose. C'est toute la vie comme ça ! Pas le plus petit changement. Le mardi, le mercredi, le jeudi, jusqu'au samedi soir ! Le dimanche matin, on se lève, on va à la messe et, le reste de la journée, on s'embête, on sait pas quoi faire; on niaise. . . . Vous pensez que c'est une vie, ça ? Pour moi, non ! Et je vous dirai franchement, j'aime mieux m'en aller. Si ça fait pas ailleurs et si je trouve que c'est pire, je reviendrai, quoi ! Mais il me semble que ça fera mieux ! A Chicoutimi, chez Ca-

mille mon beau-frère, on est pas tanné encore de faire toujours la même chose, c'est drôle, ça ! Ici, on s'embête, on se morfond, on s'éreinte, on niaise, encore une fois !”

Vrai, je vous le dis, le Cap Trinité me serait tombé sur la tête que j'aurais pas été plus abasourdi que devant un pareil raisonnement. J'en revenais pas et Ernestine aussi.

À ce moment-là, la débâcle de ma terre, que j'entrevois depuis quelque temps, ne me faisait rien; ce qui me surmontait, c'était d'entendre dire par mon garçon, par exemple, qu'on pouvait pas se tanner au clairage d'une grand'scie dans un moulin et qu'on finissait par s'embêter au travail de la terre, et ça, en plein soleil, tout à l'air de la Baie ! Non, vrai, j'en revenais pas !

Ca me surpassait et j'ai pas trouvé un mot à redire à tout ça.



XII

Ce qui devait arriver arriva; j'en étais bien plus sûr, depuis quelque temps, que de mon salut éternel.

Ca vînt au temps du curé Barabé.

Mon garçon Joseph venait d'avoir ses vingt-et-un ans et il était pas plus ambitionné au travail de la terre qu'il était à l'âge de dix ans quand son jeune frère Arthur mourut si tristement dans la Rivière-à-Mars. Celui-là devait me remplacer comme les petits-fils d'Alexis Picoté, de Louis Villeneuve et les autres. Mais le Bon Dieu en a voulu autrement et je m'en suis remis à sa sainte volonté. Ernestine et moi on s'est soumis, que voulez-vous ?

Un beau dimanche après-midi de la fin d'octobre, Joseph nous annonça qu'il voulait s'en aller aux Etats avec d'autres jeunesses de Saint-Alphonse et de Saint-Alexis. Allez donc le retenir quand on savait qu'il pensait à ça depuis dix ans ! Autant vouloir arrêter le Saguenay de se décharger dans le fleuve Saint-Laurent.

Je ne dis pas un mot ni sa mère non plus. Mais Nestine, comme lors du soir de notre corvée des foins, quand j'avais sermonné mon garçon, pleurait dans le même coin de la cuisine.

Vous avez pas idée, vous autres, de la peine qu'on peut avoir de perdre son seul garçon. Non pas par la mort, — dans ce cas-là, on se résigne puisqu'il

faut tous passer par là, et l'on se dit : le Bon Dieu le voulait parce qu'il était mûr, je suppose, pour le ciel, — mais par caprice, par folie, par bêtise. On voit là devant soi son garçon qui pourrait être heureux, à qui il manque rien et qui a tout ce qu'il lui faut pour faire une bonne vie tranquille et plaisante; et vous l'avez vu tout d'un coup rechigner, s'ennuyer, ne rien trouver de son goût, chercher midi à quatorze heures pour s'amuser à toutes sortes de balivernes; puis, crac ! . . . lâcher tout et s'en aller; lancer au loin la belle boule qu'il tenait dans ses mains, c'est-à-dire une belle terre toute faite, généreuse, reluisante au soleil, et partir se faire ouvrier dans des factoreries où il sera toute sa vie l'esclave des patrons, des foremans, des unions, de l'heure même; passant toutes les longues journées de la belle saison dans la puanteur de l'huile des machines au lieu de respirer l'air sapineux du bois ou le salin de l'eau; vivant ses hivers dans la chaleur pesante des fournaies à la place de notre beau froid sec et sain qui pique le sang dans les veines pendant la journée en attendant, le soir, la bonne chaleur des grosses bûches de merisier qu'on a jetées pour la nuit dans le gros poêle à trois ponts de la cuisine. . . . Non, mais, comprenez-vous ça, vous autres ? Que j'en ai vu, moi, de ces pauvres fous ! Et dire que mon garçon en était un !

Une fois la décision de Joseph prise, ça n'a pas été long. Comme on dit : ça n'a pas pris goût de tinnette. Il fallait profiter de l'un des derniers voyages du bateau de la Richelieu. On a pas même demandé à notre garçon où il s'en allait, dans le Maine, au Vermont, ou dans le Mass; pour moi, ça me faisait pas un pli. C'était assez de savoir qu'il s'en allait aux Etats; c'était même trop. Et c'était assez aussi de le laisser partir, comme ça, sans rien dire, que voulez-vous, il avait son âge de majorité. Il pouvait faire ce qui lui passait par la tête. C'est comme ça, il vient un temps où on cesse d'être les parents. Mon

devoir même, c'était de ramasser tout ce que je pouvais d'argent qui serait sa part d'héritage pour payer ses frais de voyage et sa vie, là-bas, en attendant une place. La dernière paie de la fromagerie était arrivée la veille et, le lendemain, je vendis un jeune taureau, un porc engraisé et deux moutons, ce qui fit une somme d'une soixantaine de piastres que je remis à Joseph comme balance de sa part d'héritage.

Trois jours après, je m'en fus avec la jument le reconduire au quai de Saint-Alphonse où accostait le bateau. . . . Il est parti sans pleurer une seule larme quand, moi, en l'installant dans la seconde classe du bateau, au milieu des bagages de tout le monde, parce que j'avais pas les moyens de faire mieux, j'avais la gorge sèche et ne pouvait pas dire un traître mot.

Je revins à la maison, le Bon Dieu seul sait dans quel état j'avais le coeur. En traversant la Rivière-à-Mars, j'ai arrêté la jument au beau milieu du pont de bois qu'on avait bâti quelques années auparavant et qui remplaçait le bac des premiers temps. Pendant quelques minutes, j'ai regardé couler l'eau de la rivière, le courant tout blanc d'écume qui, une quinzaine d'années auparavant, avait emporté vers la Baie, le corps de mon pauvre petit Arthur. Le coeur m'a crevé tout d'un coup et des larmes grosses comme des noisettes me tombaient des yeux dans le courant qui les emportait vers l'endroit où, pendant le salut du Saint-Sacrement, on avait trouvé notre petit. Ah ! que je l'ai regretté à ce moment-là, mon pauvre Arthur ! Si la rivière ne me l'avait pas emporté, que je me disais, il serait en train, à l'heure qu'il est, de finir de labourer une pièce de labour d'automne, pendant que j'ai été reconduire au bateau son grand sans-coeur de frère. . . . Mais non, la terre était seule à ce moment-là, et il n'y avait pas dessus âme qui vive, excepté les animaux qui paissent encore, ici et là, à cause du beau temps tardif de l'automne, de l'herbe

encore verte dans les prairies. Tantôt, les vaches, accoutumées, descendront seules du trécaré vers la maison pour la traite du soir et cela me fait monter au coeur un dernier souvenir de mon cadet qui était parti chercher nos laitières quand il a péri dans la rivière en nous pêchant des petites truites pour le souper

Quand j'arrivai à la maison, sa mère pleurait encore à chaudes larmes, toujours dans le même coin de la cuisine. Je lui dis :

"Voyons, Nestine, il faut se remonter un peu, diable de diable", et je l'entraînai sur la galerie prendre un peu d'air. Le soleil allait se coucher et la Baie brillait comme une faïence. Là-bas, au fond du Bras de Chicoutimi, qui est la fin de la Baie, on vit un petit point noir avec de la fumée au-dessus. C'était le bateau de la Richelieu qui prenait le Saguenay en route pour le Saint-Laurent : c'était lui qui emportait notre Joseph pour toujours et qui, je le savais, emportait notre terre, nos ambitions, notre bonheur, à Nestine et à moi.

Ce soir-là, on tira les vaches tard. Il faisait noir et après, on se passa de souper. On n'avait pas le coeur à manger. Des voisins sont venus veiller, mais on ne jasa guère, comme on peut se l'imaginer.

Trois jours après, c'était la Toussaint. Dans l'après-midi, avec tous les gens du village, on s'est rendu au cimetière dire des prières pour les trépassés. Je vous assure que ce ne fut pas pour le petit Arthur qu'on a prié, le pauvre cher enfant, on savait qu'il était au ciel depuis longtemps. On a prié pour l'autre, le malheureux, qui devait en avoir bien besoin, allez.

Quels tristes jours on a passés ensuite, le reste de l'automne et l'hiver ! Il fallait plus penser pour moi à m'en aller dans le bois; fini le bon temps des chantiers. Je ne pouvais toujours pas laisser sa mère seule à la maison pendant tout un hiver de temps.

D'ailleurs, j'étais trop vieux et, ensuite, je commençais à me sentir souvent des rhumatismes. Voyez-vous on ne mène pas des vies de travail comme la mienne sans qu'il en coûte quelque chose. On devient vieux souvent avant le temps. À soixante ans on se sent bon à rien et on aime à rester à la maison. On se fait dodicher; une tisane par ici et une emplâtre par là. Au moindre petit bobo, on prend le lit. Ah ! si j'avais été plus jeune seulement de quinze ans, le départ de mon garçon m'aurait plus ou moins chagriné parce que j'aurais pu mener la terre assez longtemps, et ç'aurait été une consolation pour moi.

Vous pensez si le temps des fêtes fut ennuyant pour nous autres. Noël, le jour de l'An, les Rois, on passa ces beaux jour-là quasiment tout seuls à penser aux fêtes d'autrefois si plaisantes avec leurs bons gros repas de famille et leurs belles veillées. Alors, il venait de nos parents des paroisses de Charlevoix sur la glace, par le Saguenay. Mais ils étaient presque tous disparus, l'année que Joseph est parti, et ceux qui restaient encore étaient trop vieux pour faire le voyage de la Baie.

Au jour de l'An cependant, Jeanne et son mari sont venus passer la journée avec nous autres. Ils sont repartis tout de suite le lendemain vu que Camille ne pouvait pas laisser plus longtemps à cause de son ouvrage aux moulins. Ce jour-là, on a reçu une lettre de Joseph, le croirez-vous, la première depuis qu'il était parti. Il nous disait qu'il était bien et qu'il travaillait mais depuis un mois seulement. Fallait s'attendre à ça. Mais il ne nous disait pas, par exemple, combien ça lui rapportait l'ouvrage qu'il faisait, il nous l'a jamais dit. Pour ses étrennes, je lui ai envoyé dix piastres; je pouvais pas faire plus. M'est avis que ça devait être de ça dont il avait le plus besoin. Par exemple, il en a jamais demandé; il était trop orgueilleux pour ça. J'ai jamais su combien il gagnait, mais je suis certain d'après le ton de

ses lettres qu'il n'a pas toujours dormi sur des lits de roses.

Mais il n'y avait pas à dire, avec le printemps suivant, la terre se réveillait et il a bien fallu me planter pour faire face au travail qu'elle demandait.

Un soir, j'ai dit à sa mère : "Il faut que j'aie un engagé, j'en peux plus". J'ai pu trouver un jeune homme au Grand Brûlé qui avait passé l'hiver aux chantiers et qui devait avoir rien à faire pendant l'été. Il était assez bon travaillant et connaissait passablement les ouvrages de la terre. Je pouvais pas le payer cher. Aussi, au beau milieu de l'été, le voilà qu'il me flanque là en disant qu'il avait trouvé une meilleure job à Saint-Alphonse. J'ai trouvé un autre homme pour les récoltes, et il est parti, lui aussi, aussitôt après la dernière grangée. Mon labour d'automne, ce sont les voisins, à dire vrai, qui me l'ont fait.

Et ce fut ainsi, couci couça, pendant trois ans. J'ai essayé pas moins de vingt-cinq engagés; aucun n'a collé. C'était comme des oiseaux sur une branche; un mot, un ordre, un caprice, un rien et ça partait !

Vous comprenez que dans ces conditions-là, il y avait plus de culture possible. Ma terre s'en allait au diable, je vous le répète. Les dettes s'amassaient chez les marchands et chez les agents bien plus que les boiseaux de grain dans la grange et les légumes dans la cave.

Mais, pendant ces terribles années, j'avais toujours, quasiment malgré moi, espéré que Joseph nous reviendrait, un jour, écoeuré des États où je me doutais qu'il avait de la misère et qu'il mangeait de la vache enragée. Mais un jour, on reçut une lettre de lui, nous annonçant qu'il quittait le Maine pour s'en aller dans le sud où il avait obtenu une position payante. C'était tout : bonsoir, la compagnie !

Le lendemain, Nestine, les larmes aux yeux, me dit pendant le diner :

“Ecoute, son père, s'est inutile de s'ostiner, il y a pas à berlander, il faut vendre au plus coupant”

Elle avait raison et j'avais pas osé le dire d'abord. Je n'ai pas répondu et je me suis mis à pleurer comme un enfant, comme le soir où on nous avait amené le cadavre de mon cadet noyé et comme l'après-midi où sur le pont de la Rivière-à-Mars, vingt-cinq ans après, revenant de reconduire Joseph au bateau qui l'emportait aux Etats, j'avais senti la fin de ma terre.

Il fallait vendre le bien que m'avait laissé mon pauvre père !



EPILOGUE

La terre de la Baie fut vendue, en effet, l'été suivant, à un cultivateur de la Beauce qui était venu au Saguenay pour y établir un de ses fils. Et avec ce qu'elle avait rapporté d'argent, le père de Joseph et d'Arthur, ses dettes payées, loua, un peu plus loin, tout près de l'Eglise de Saint-Alexis, une maisonnette où avec Nestine, il vécut deux ans, le cœur et l'âme, à tous deux, malades de tristesse et d'ennui. Puis, un jour d'automne, "sa mère" fut frappée d'une syncope et mourut quelques jours après, laissant son "vieux rentier", comme elle l'appelait quelquefois, seul avec ses soixante-dix ans de souvenirs.

Jeanne vint de Chicoutimi à l'enterrement de sa mère et voulut amener le père vivre avec elle. Mais il ne voulut jamais entendre parler d'aller finir ses jours dans une ville de moulins. Il passa l'hiver chez un voisin, un petit fils d'Alexis Simard, chez qui il s'occupait à des menus travaux autour des bâtiments. Le printemps venu, il partit pour Charlevoix, afin de revoir, disait-il, quelques lointains parents qui lui restaient.

Il finit par entrer à l'Hospice des Vieillards de la Baie Saint-Paul, et c'est là, qu'une après-midi de prime automne, dans le jardin encore ensoleillé de

cette maison de paix, il fit le récit que nous venons de reproduire aussi fidèlement que notre mémoire, moins fidèle que la sienne, nous le permet.

A plusieurs reprises, le pauvre vieux, dévidant ainsi l'écheveau de ses souvenirs, ne put s'empêcher de retenir de grosses larmes qui descendaient, rondes et claires, le long de sa barbe embroussaillée, particulièrement au rappel du souvenir de son pauvre petit Arthur que lui avaient si tristement pris les flots de la Rivière-à-Mars; il pleura également à l'évocation d'un dernier appel de sa chère terre si durement travaillée, la terre de son père conquise au prix de tant de sacrifices, et qu'il lui avait fallu vendre pour une bouchée de pain faute des forces nécessaires pour continuer à la cultiver et afin de s'épargner le déshonneur de dettes non payées que le départ de son aîné lui avait fait contracter. Et il pleura encore au souvenir de sa brave Nestine, morte de fatigue et de peine, et d'ennui de ses deux fils, l'un qui l'attendait au ciel et l'autre qui l'avait si cruellement délaissée sur la terre.

Pour lui, il allait mourir bientôt au seuil de sa quatre-vingt-dixième année, le coeur ulcéré par l'ingratitude d'un enfant qui ne lui avait pas permis de continuer dans sa descendance l'oeuvre sublime de son père, fondateur d'un royaume agraire, premier laboureur d'un pays qui allait être appelé le "grenier de la province de Québec" à cause de la richesse et de la beauté de ses céréales. De la honte ou de la tristesse lui venait, suivant que son esprit allait vers l'aîné qui avait jeté le déshonneur sur lui ou vers le cadet, enfant soumis et amoureux de la terre, dont la mort l'a empêché de jouir de l'aisance acquise et de se reposer un peu après tant de travail et de misère.

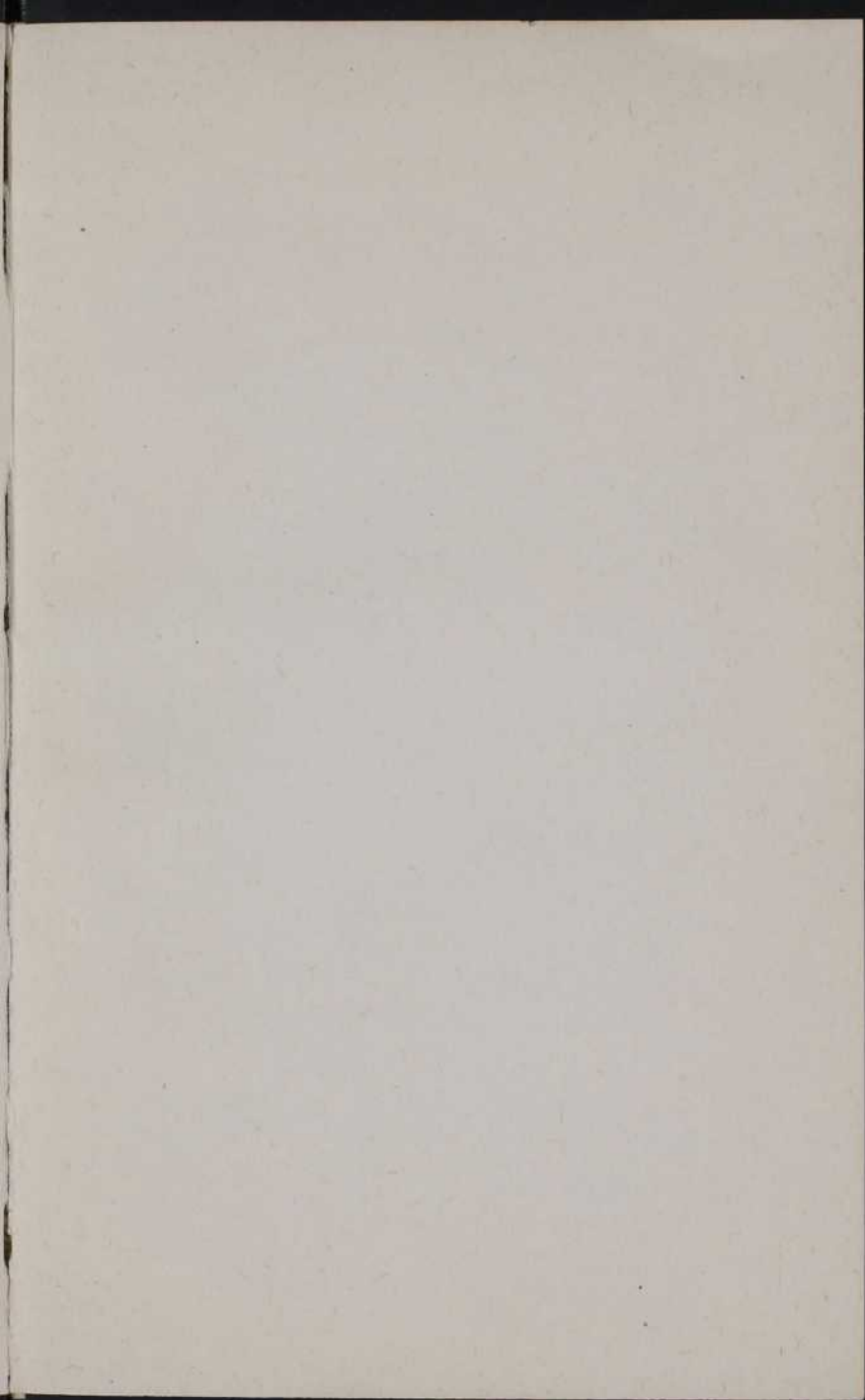
Et les derniers mots du récit du vieux furent :

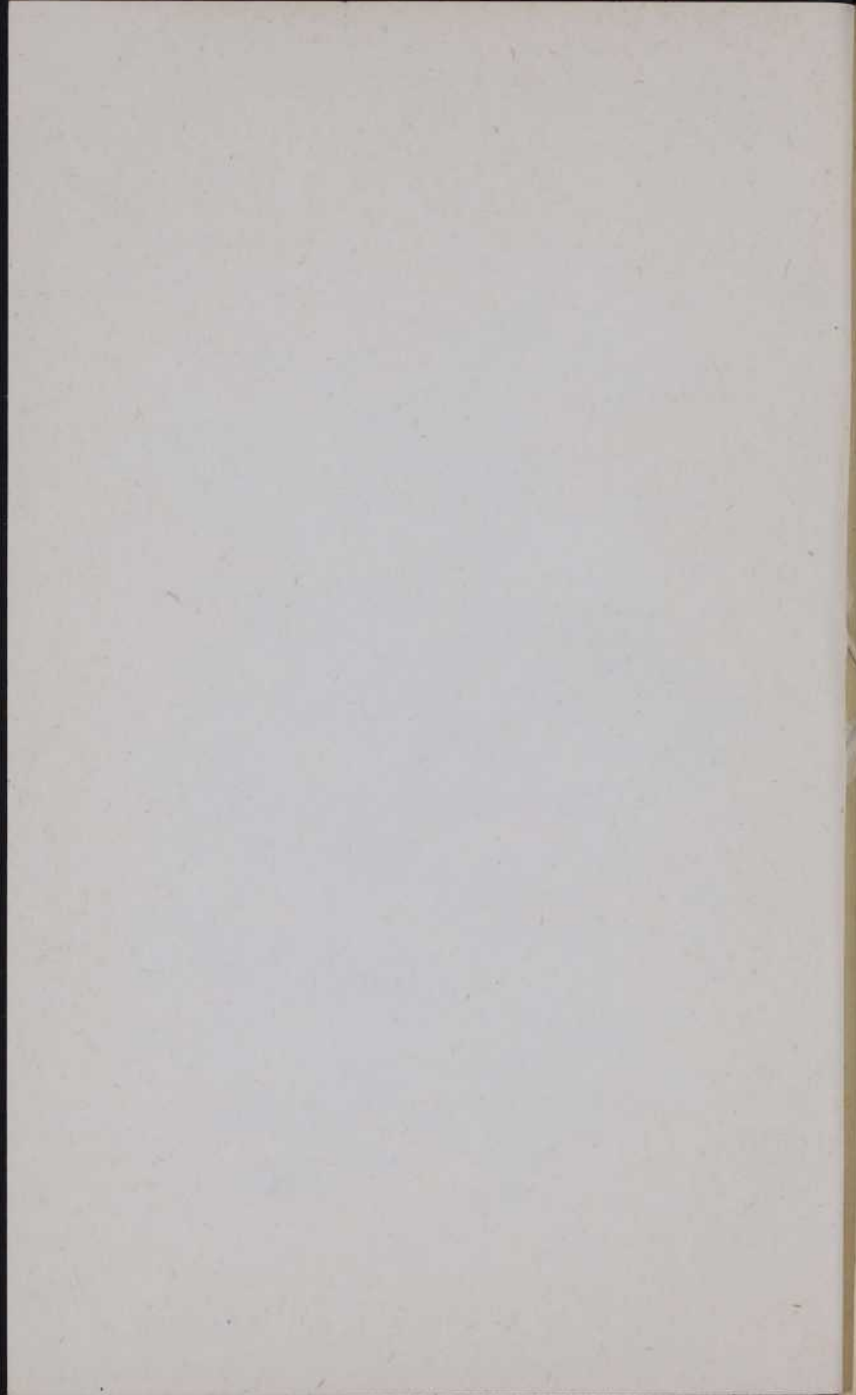
"A ben penser, la Rivière-à-Mars a été moins mauvaise pour moi que l'ont été les Etats".

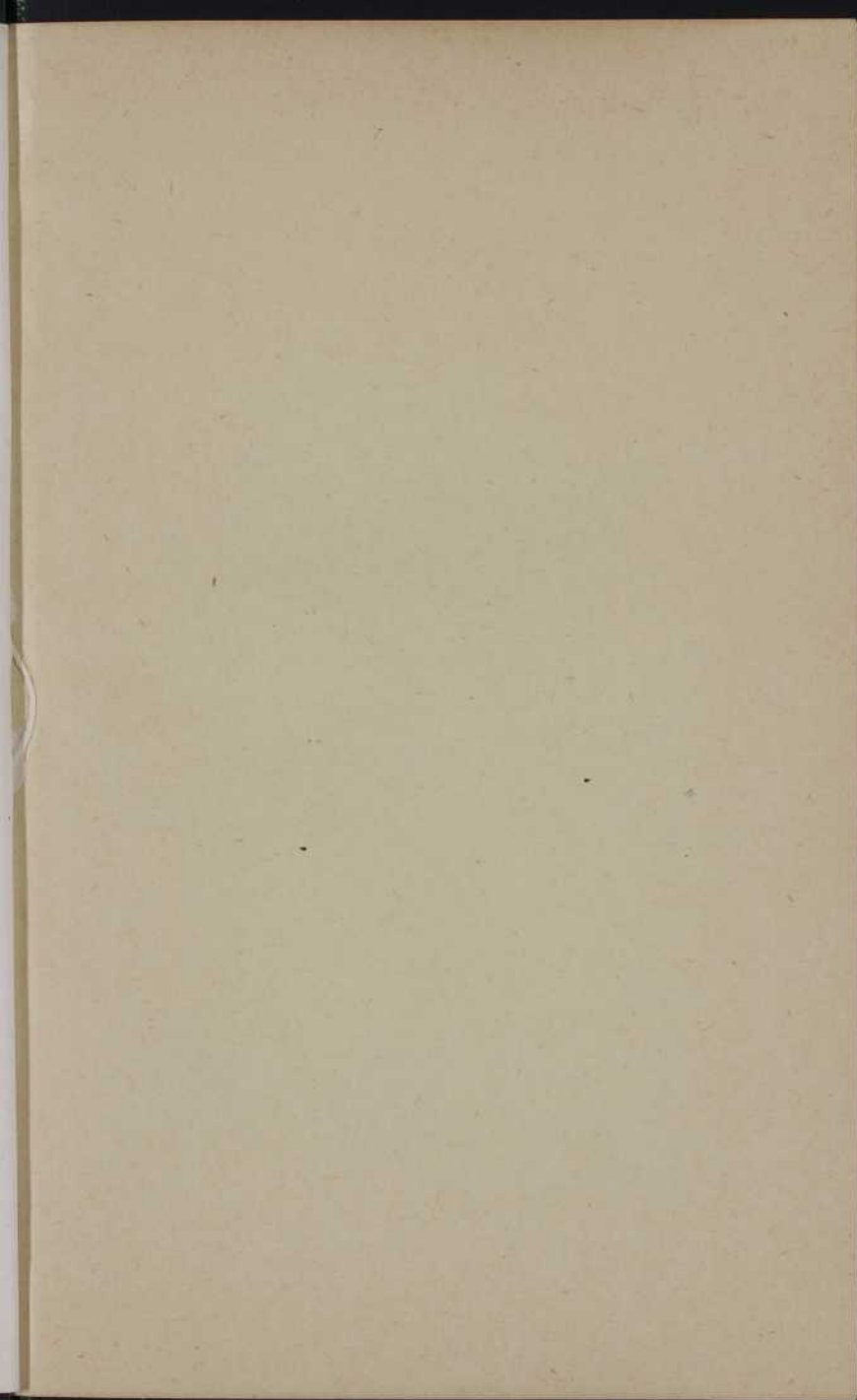
Saint-Alphonse, 1er juillet, 1924,
jour de la Confédération Canadienne;
Québec, 15 octobre, 1924.

FIN

BIBLIOTHÈQUE
1015-1018







ÊTRE ÉDITÉ CHEZ
EDOUARD GARAND
EST UNE MARQUE
DE DISTINCTION.





LES ATELIERS DE RELIURE
MARCEL BEAUDDIN

BNQ



000 335 618